

SOUVENIRS DES ANNEES 1930 / 1945

VECUES PAR UN HABITANT DE SAND



HURSTEL Gérard
Né le 15.11.1930

SOMMAIRE :

Préface

1^{ère} partie : un peu d'histoire et de géographie	4
Sand, des lointaines origines aux années 1930	4
Ehl, annexe de Sand, une importante cité	4
Ehl et l'Institut St-Materne ou Institution Mertian, tel que je l'ai connu	5
Sand, sa démographie	7
Plan de Sand	8
Plan de Sand avec numéro des maisons	9
Liste nominative des habitants de Sand en 1930 et leur adresse	10
Le garde-barrières	11
Choix des prénoms des enfants	11
La vie rurale dans notre région, les cultures champêtres	11
L'âme paysanne	12
Le valet de ferme ou « Büreknacht »	13
La culture du tabac	13
Les fenaisons	13
Les moissons et le battage des céréales	14
La mécanisation des moissons	15
La grande bascule	15
Les moulins	16
Gastronomie et spécialités locales	16
La communauté paysanne	16
Quelques exemples de noms attribués aux corps de ferme ou « Hofnamme »	17
La forêt riedienne	17
La ville de Benfeld, chef-lieu du canton	17
L'industrie locale	17
2^{ème} partie : mes jeunes années, le vécu personnel	19
Mon enfance, les années 1930	19
L'école chez les « chères soeurs »	19
A la grande école, « en d'r gros Schuel »	20
Les vacances d'été avant-guerre	20
Un passe-temps, les baignades	21
En vacances chez tante et oncle à Bischheim	21
La vie communale : l'artisanat et les commerces	22
D'r Sürbeck, la boulangerie SUR	24
Les fêtes religieuses	26
Le sacristain	27
La vie associative	27
«Dorf politik», les intrigues villageoises	28
Le Cercle catholique et les « bangele »	28
L'appariteur	29
Les prémices de la guerre	29
3^{ème} partie : la 2^{ème} guerre mondiale	30
La ligne Maginot	30
Hitler	30
Relance de l'industrie lourde allemande	30
La déclaration de guerre est prononcée	30
Le début de la guerre ressenti au village, l'incorporation dans l'armée française	31
Les premiers signes de la guerre	31
L'arrivée des troupes françaises	31
L'évacuation	32

L'invasion militaire	32
L'annexion et l'occupation allemande, un grand chamboulement	33
La germanisation	33
L'incorporation des Alsaciens-Mosellans dans l'armée allemande	33
Les associations ou organisations hitlériennes	34
Les jeunes filles au « Bund Deutscher Mädel »	34
L'organisation « Todt »	34
La guerre prend une tournure considérable	35
La délocalisation de l'industrie allemande	35
La pénurie généralisée et le rationnement	36
Le survol des avions chasseurs bombardiers	36
La propagande	38
Les bombes incendiaires	38
L'école sous l'occupation, la pédagogie nazie	39
Die Haupt und Mittelschule	40
Notre « Bürgermeister » (notre maire) pendant l'occupation	42
Les organisations nazies	43
Le barrage antichar	44
Les libérateurs entrent dans Sand	45
La contre-offensive allemande appelée « Operation Nordwind»	45
Focus sur l'Institut St-Materne durant la guerre et les derniers affrontements	46
La Libération et les victimes d'après-guerre	49
Restes de munitions qui traînent	49
La reddition allemande	50
L'annonce de la fin de la guerre	50
Des actes de bravoure, les réfractaires	50
La reconstruction	51
L'épuration	53
Les réjouissances d'après-guerre	53

Préface :

Après une carrière bien remplie, il est agréable de pouvoir profiter de la retraite. Celle-ci modifie votre mode de vie. Elle offre et permet d'innombrables possibilités, chacun peut choisir en toute liberté ses activités favorites, combiner des loisirs tant physiques, qu'intellectuels.

Pour faire travailler mes méninges, je me suis attaché à évoquer mes souvenirs de jeunesse qui sont liés aux événements de l'histoire tourmentée, au patrimoine de mon village natal, Sand. Je dédie ces mémoires plus particulièrement à mes descendants et concitoyens, dans l'esprit de maintenir le lien entre le futur et le passé.

Le 6 juin 2014

1^{ère} PARTIE : un peu d'histoire et de géographie

Sand, des lointaines origines aux années 1930

Le canton de Benfeld, situé en moyenne Alsace, est traversé par l'Ill. Cette rivière, alimentée par les torrents vosgiens et ses affluents phréatiques, a drainé et ameubli la terre de façon à la rendre très fertile. Cette terre, parmi les meilleures de l'Alsace, est le berceau de notre civilisation.

Sept siècles avant Jésus-Christ, les Celtes, parmi les premiers habitants, colonisent notre région. Ils vivent de la chasse, de la pêche et des produits de leurs troupeaux. Ils fondent des villages le long de l'Ill.

Ehl, annexe de Sand, une importante cité

Ehl s'appelle alors Elkebos et devient un grand bourg puisqu'il se situe sur un axe routier Nord-Sud et Est-Ouest. Par son activité artisanale et commerciale florissante, Ehl devient très attractive et, de ce fait, est envahie en l'an 620 avant Jésus-Christ par les « Kymris » ou « Cymbres » venant d'outre Rhin. Ils se mêlent aux autochtones, s'appellent maintenant les Gaulois. Ehl fait partie des cinq plus grandes villes du Bas-Rhin. En l'an 100 avant J.C., un autre peuple germanique, les Triboques, se mêle aux Gaulois en transmettant sa langue germanique.

Puis les légions romaines envahissent la Gaule. L'Alsace est une province romaine dont Ehl devient la capitale Helvetum ou Helvetus. Les Romains construisent des casernements pour les troupes qui comptent 10.000 soldats et des immeubles pour les officiers. La population civile compte autant de personnes travaillant dans l'artisanat qui prend même un aspect industriel. Helvetum, ville fortifiée, devient un haut lieu d'activité commerciale. Les routes sont améliorées pour favoriser le passage des légions romaines et le trafic commercial qui s'étend jusqu'à la méditerranée. Le « Heidestressel », voie romaine reliant Strasbourg à Bâle, date de cette époque.

L'histoire de cette période gallo-romaine a pu être reconstituée grâce aux innombrables objets trouvés lors des fouilles, différentes monnaies en or, argent ou bronze, poteries en tout genre, pierres taillées avec effigies et figurines.

Puis la région est christianisée par les missionnaires et prêcheurs. St-Materne baptise et convertit la population. Après la mort du Saint, Ehl devient un haut lieu de pèlerinage, une église est construite en sa mémoire (de nos jours, une chapelle située à côté de la source à proximité d'Ehl, est dédiée au saint – voir photo en dernière page).

Après le déclin de l'empire romain, les invasions (les Vandales en 407, Attila et les Huns en 451) ne laissent que des ruines. En l'an 496, les Francs et le roi Clovis, battent les Alamans. Une période de paix s'installe, des bourgs sont reconstruits. Peu à peu renaissent, le long de l'Ill, villes et villages distants de quelques kilomètres.

Au 6^{ème} siècle, Ehl et son église sont détruits par les hongrois. Une nouvelle église est construite au 11^{ème} siècle. Du 14^{ème} au 17^{ème} siècle, des Wilhelmites, puis des Franciscains s'installent à Ehl qui sera à nouveau occupée par les Suédois en 1630. En 1648, l'Alsace devient française et la vie religieuse prend un nouvel essor.

En 1774, Nicolas BARTHELME de Sand, du nom de religieux Père Hilaire, fait reconstruire couvent et église. Sous la révolution française, il conseille à sa famille d'acheter le couvent pour le préserver. Vendu aux enchères, deux ailes du quadrilatère sont attribuées à son neveu, Jacques BARTHELME, maire de Sand, l'aile orientale et l'église sont attribuées à Chrétien MEHLER, meunier de Benfeld, qui, farouche révolutionnaire, les fera démolir. Jacques BARTHELME installera dans les locaux une manufacture de tabac à laquelle mettra fin de monopole de l'Etat en 1811. Elle sera remplacée par une fabrique de sucre (à partir de betteraves), puis une fabrique de chicorée qui disparaîtra en 1883. Jacques BARTHELME avait nommé, comme directeur de la fabrique de sucre, son gendre Ignace MERTIAN qui avait épousé sa fille Louise en

1816. De cette union naîtra à Ehl, en 1823, Jacques-Joseph-Eugène MERTIAN, futur Chanoine Eugène MERTIAN, fondateur de la Congrégation des Frères de la doctrine Chrétienne.

Les Frères de la Congrégation prennent la direction, en Alsace, d'un certain nombre d'écoles communales dont le renom se répand. Devant le succès et le nombre croissant d'élèves, cet ensemble est complété en 1861 par une école qui s'installe dans l'ancien relais de poste « Aux deux Clefs », à Matzenheim. Le noviciat des Frères y est transféré. Le Supérieur E. MERTIAN y établit sa résidence. Il veut doter Matzenheim d'un grand collège dont la première pierre sera posée le 19 mars 1870, fête de la St-Joseph.

En 1870, les frères enseignent dans vingt-six communes de la région.

En 1871, la Congrégation des Frères est propriétaire du collège de Matzenheim qui porte le nom d'Institut St-Joseph. Le Chanoine Eugène MERTIAN décède en 1890. La Congrégation entre en possession du couvent d'Ehl en 1895. Elle y fait ériger la magnifique église romane, y transfère la Maison-Mère, son noviciat (école de frères), la Maison de Retraite, jusqu'en 1940 au début de l'occupation allemande.

Le collège de Matzenheim est renommé au-delà des frontières du pays. Avant la guerre, un élève originaire d'Amérique du sud, sans doute parce qu'il a le mal du pays, a mis le feu dans les combles où étaient entreposés valises et coffres. Toute la toiture du collège s'embrase, les pompiers des alentours, y compris ceux de Strasbourg, interviennent pour éteindre l'incendie. Après avoir mis à sec le ruisseau du Panama, ils ont dû puiser l'eau dans l'III.

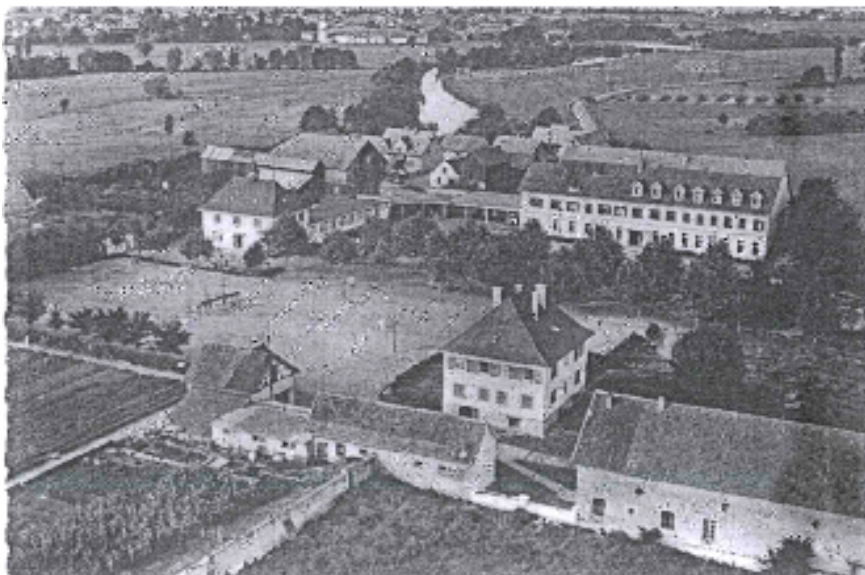
Ehl et l'Institut St-Materne ou Institution Mertian, comme je l'ai connu

En observant la carte postale de la page suivante (carte du haut, à droite), on aperçoit le grand bâtiment formant un « L » en angle droit. Un côté du bâtiment longe la route de Sand vers Hilsenheim, la branche sud longe l'allée principale, bordée d'arbres et de massifs de fleurs, qui mène à la ferme-écurie et aux bâtiments annexes. Sur la carte on voit le grand portail d'entrée et une partie du haut mur qui clôture l'ensemble du site. La chapelle, qui est plutôt une petite église, est accolée à l'extrémité sud du bâtiment, par une face de son clocher, formant un angle droit. Un grand verger appartenant au domaine s'étend en face de la rue sur la même longueur (200 m). Il est délimité par l'III dans sa largeur. La maison d'habitation, située dans ce verger, a abrité, durant l'occupation, les deux sœurs de l'école de Sand, en exil. Curieusement, l'institut se situe à cheval sur le ban communal de Sand et de Benfeld.

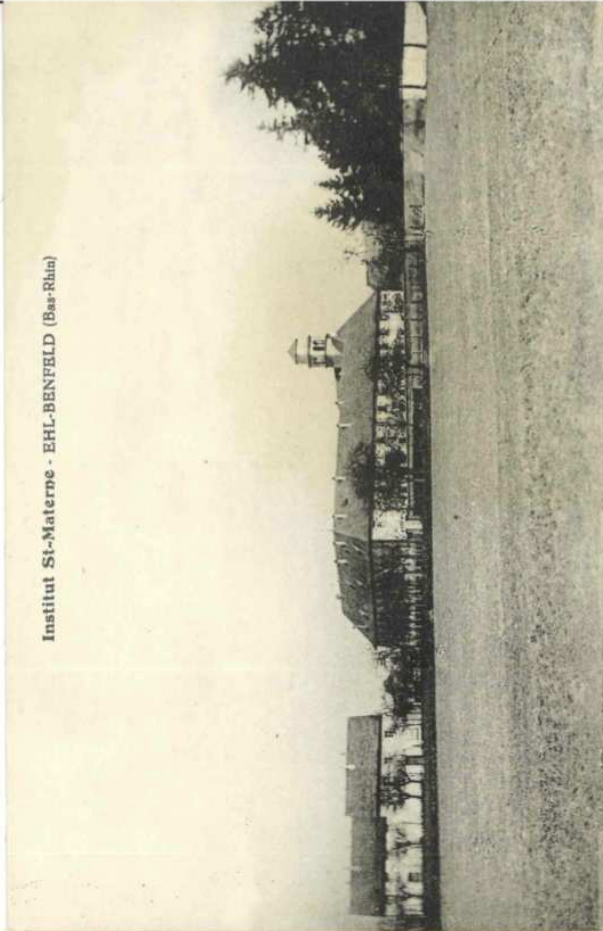
Peu de gens connaissent l'histoire d'Ehl, avec sa part de légendes païennes et religieuses.

Ce site, qui a connu des vicissitudes depuis ses origines et au cours des siècles, pourrait faire l'objet d'une œuvre complète, illustrée pour s'intégrer à notre patrimoine historique. Le monastère accueille, pendant l'occupation allemande, les religieux et religieuses exilés. Ehl, réoccupée par l'offensive allemande, est quasiment anéantie par un bombardement allié durant l'hiver de 1945, à quelques semaines de l'armistice du 8 mai. Ces événements sont retracés dans la 3e partie.

L'Institut Mertian d'Ehl de nos jours, avec Sand au fond.



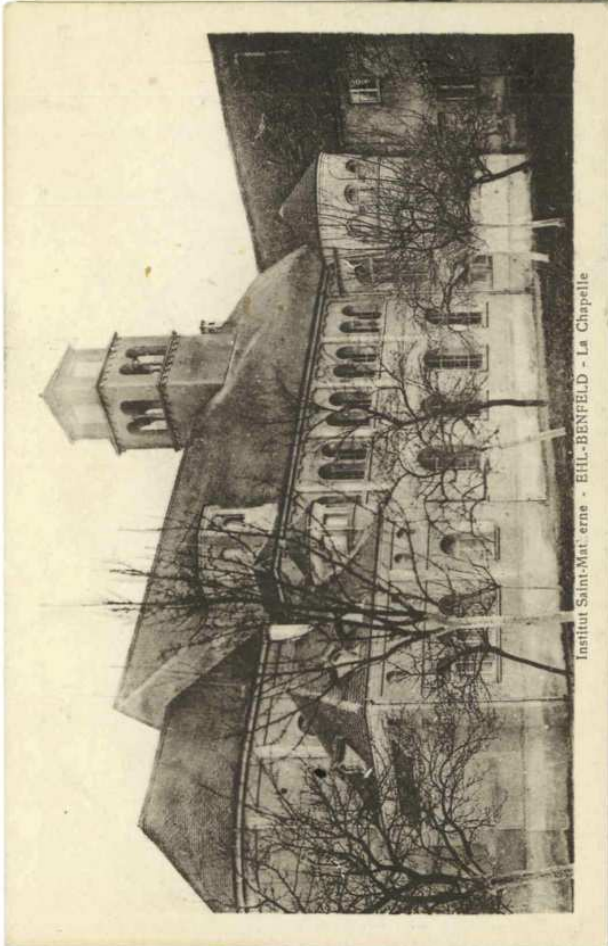
Institut St-Materne - EHL-BENFELD (Bas-Rhin)



Institut St-Materne - EHL-BENFELD (Bas-Rhin)



Institut Saint-Materne - EHL-BENFELD - La Chapelle



EHL-BENFELD. - Institut Saint Materne - Mat

Après le hameau de Ehl (*sur la page précédente, l'Institut St-Materne avant 1945*), revenons à Sand, mon village natal.

Sand, sa démographie

Le nom de Sand apparaît au 10^{ème} siècle. Au 15^e siècle, l'Ill, rendue navigable, favorise un commerce florissant entre Colmar et Strasbourg, d'où le nom de « Ladhof », quai de chargement, encore usuel aujourd'hui dans des villes et villages. Sand faisait partie de la « corporation des bateliers et pêcheurs professionnels du baillage de Benfeld ».

Sand est un petit village de six cents habitants. Grâce à un vieux plan cadastral et d'après mes souvenirs, j'ai pu implanter les maisons. J'ai également repéré, sur quelques façades, des plaques anciennes, notamment les n°24, 29, 89 et 111, qui subsistent encore de nos jours. Ces plaques sont émaillées, donc inaltérables et portent des chiffres blancs sur fond bleu. Actuellement elles sont en aluminium.

Bien que notre village comporte plusieurs rues, une numérotation unique distingue ses maisons. Il est intéressant de constater que nos anciens ont commencé par le n°1 sur la route Nationale, à l'extrémité nord. Ils ont continué par la rue Principale, ont suivi les chemins secondaires pour finir, avec le dernier numéro, dans le hameau de Ehl. Une maison construite ultérieurement, entre deux maisons existantes, prend le numéro du voisin complété par la lettre A, puis B si une deuxième la joute.

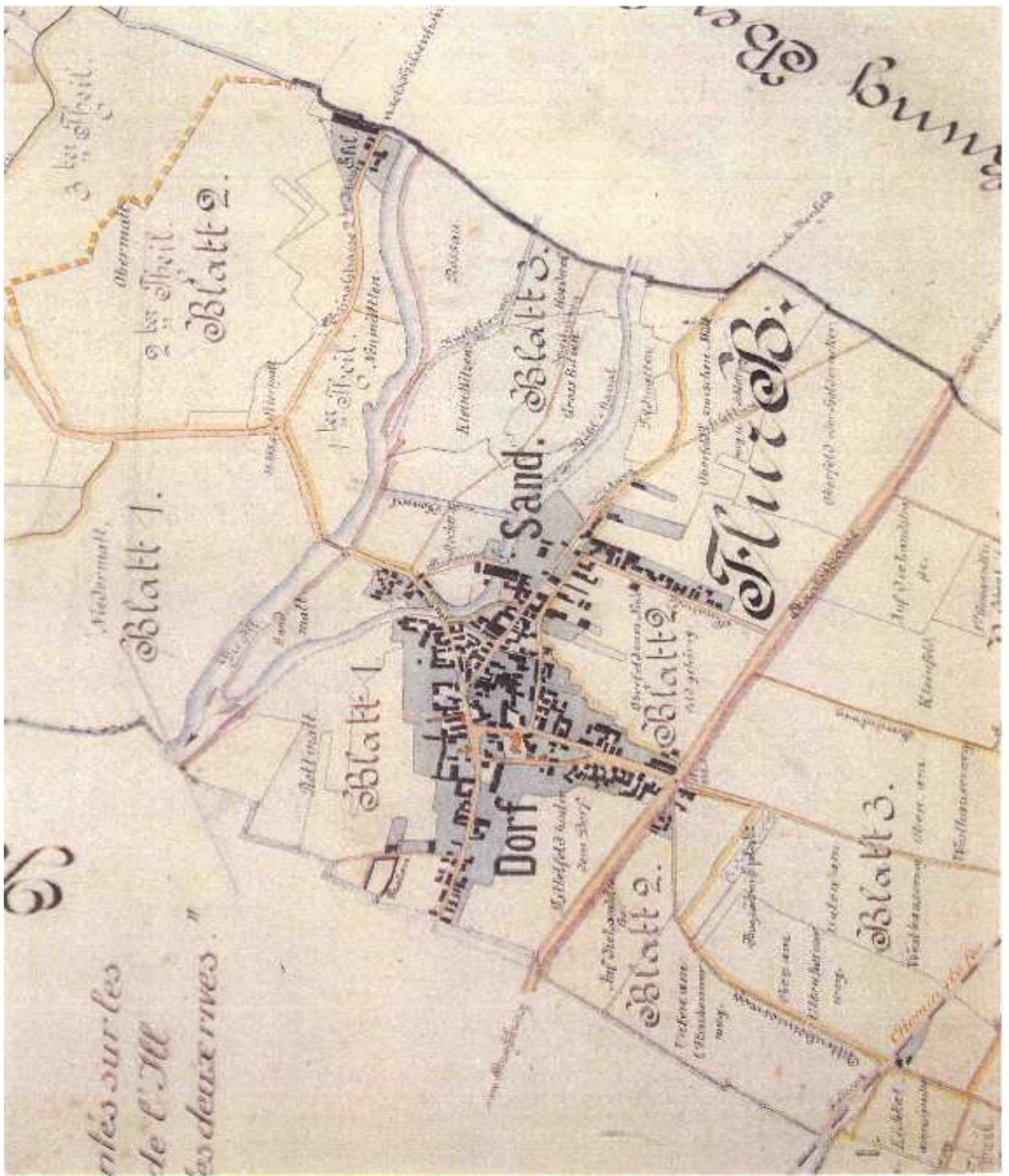
Pour illustrer ce propos, en 1939, un militaire a logé chez nous pendant quelques semaines. Parti en permission dans sa région d'origine, il nous a adressé une carte postale du « Cantal pittoresque » avec comme unique indication du destinataire : « N°40 à SAND ». Il avait relevé le numéro sur la façade de notre maison qui est devenu par la suite le n° 11 de la rue de l'Ecole.

Des quartiers portent le nom de « Niederdorf », « Zollwehr », « Mehlstresel ».

Pour retrouver l'ancienne numérotation des maisons, je me suis adressé à la mairie de Sand. Avec l'aimable aide des secrétaires, nous avons consulté les registres de naissances. Que de renseignements peut-on tirer de ces anciens livres !. Avant 1920, il est noté que telle fille ou tel garçon est « né au domicile » ! Puis telle naissance a eu lieu « au n°... », un peu plus loin, naissance « au n°... et rue ... ». Les noms des rues portent d'anciennes dénominations : « rue du Bas Village, rue des Ponts, rue du Moulin ». Les actuelles « rue de Benfeld et du 1^{er} Décembre » s'appelaient également « rue du Moulin ».

La première école de Sand était implantée dans l'actuelle maison de la boulangerie SUR. La rue en a gardé le nom « rue de l'Ecole ».





En haut : usine de tissage et filature Jules Marschal à Sand



A gauche : maison située rue du 1er Décembre



A droite : église St-Martin avec

SAND

1940



- A EGLISE ST MARTIN
- B CHAPELLE ST PIERRE ET PAUL
- C MONUMENT AUX MORTS
- D PRESBYTERE
- E SALLE CERCLE CATHOLIQUE
- F MAIRIE-EGOLE
- G POMPIERS
- H BASCULE COMMUNALE
- I HANGAR DE LA BATTEUSE
- J POSTE DE GARDE (MAIRIE ACTUELLE)

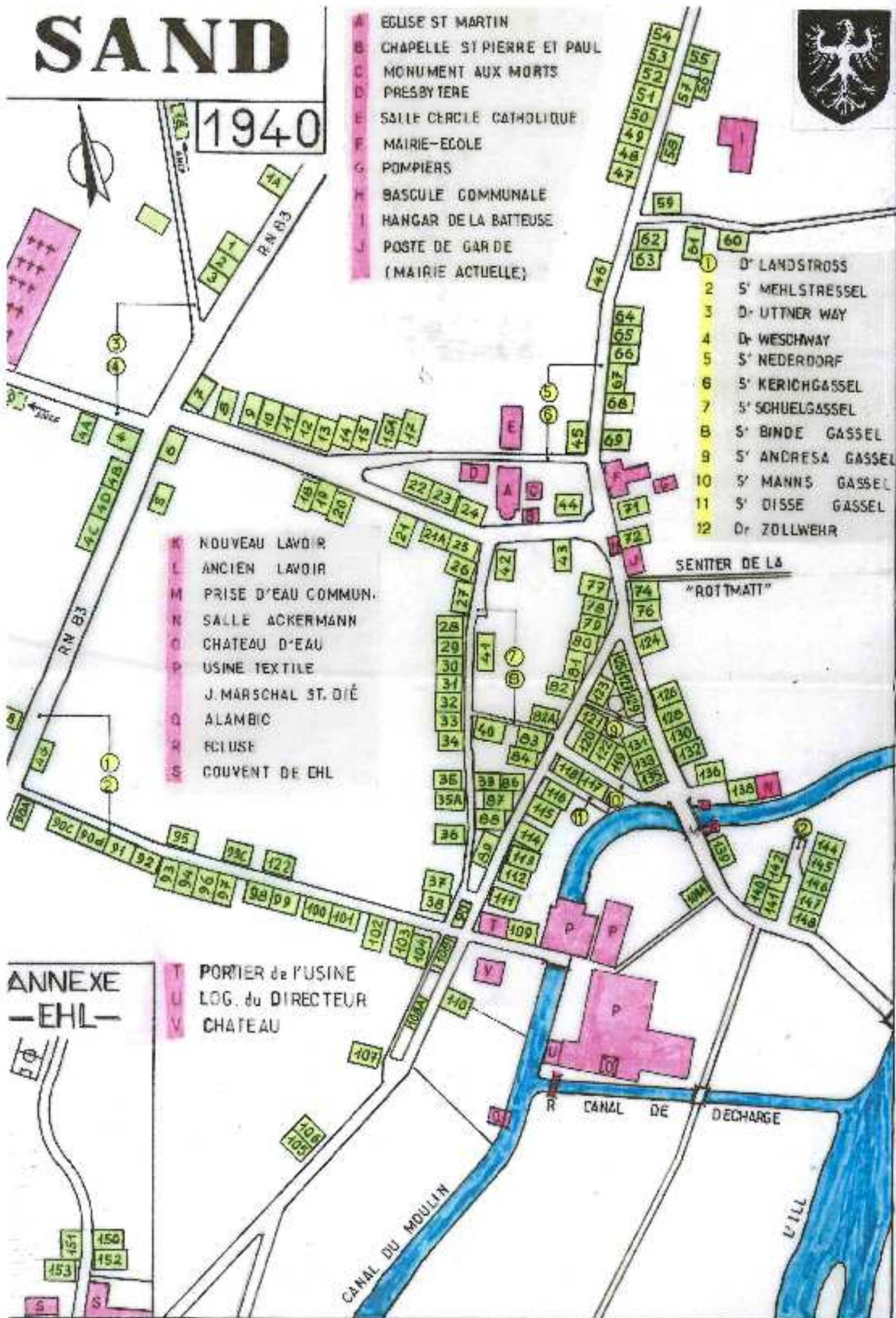
- K NOUVEAU LAVOIR
- L ANCIEN LAVOIR
- M PRISE D'EAU COMMUN.
- N SALLE ACKERMANN
- O CHATEAU D'EAU
- P USINE TEXTILE
- Q J. MARSCHAL ST. DIE
- R ALAMBIC
- S ECLUSE
- S COUVENT DE EHL

- 1 D' LANDSTROSS
- 2 S' MEHLSTRESSSEL
- 3 D' UTTNER WAY
- 4 D' WESCHWAY
- 5 S' NEDERDORF
- 6 S' KERICHGASSEL
- 7 S' SCHUELGASSEL
- 8 S' BINDE GASSEL
- 9 S' ANDRESA GASSEL
- 10 S' MANNS GASSEL
- 11 S' DISSE GASSEL
- 12 Dr ZOLLWEHR

SENTER DE LA "ROTTMATT"

ANNEXE
-EHL-

- T PORTIER de l'USINE
- U LOG. du DIRECTEUR
- V CHATEAU



Habitants de Sand des années 1930/40 répertoriés suivant leur numéro d'adresse (f = famille)

1A	ERNST Fernand (f)	47	KIM Auguste (f)	99	GOERGER Lucien (f)
1	GUZZO Valentin (f)	48	RINGWALD Ernest (f)	99C	ARBOGAST Martin (f)
2	BISCHOFF Auguste (f)	49	KUHN Ernest (f)	100	GUZZO Balthazar (f)
3	WITZ Alphonse (f)	50	HELLER Edouard (f)	101	GAESSLER Pierre (f)
	EGGERMANN Louis (f)	51	METZGER Emile (f)	102	SCHMITT Lucien (f)
4	HERTZ Edouard (f)	52	FOLMAR Louis (f)	103	DRACH Aloïse (f)
4A	BURG Eugène (f)	53	MERTZ Elise (Melle)	104	WAECKEL Victor (f)
4B	LUTHER Xavier (f)	54	DREYFUSS Charles (f)	105	KIENERT Pierre (f)
4C	GENG Françoise (Mme)	55	KLINGLER Auguste (f)	106	LAUFENBURGER Louis (f)
4D	KOENIG Eugénie (Mme)	56		107	SCHAEFFER Marcel (f)
4G	GOERUNG Louis (f)	57	GOETTELMANN Joseph (f)	108	WALTER Eugène (f)
5	MOSSER Edouard (f)	58	ARBOGAST Joseph (f)	108A	Immeuble J. Marschal (f)
6	BEYHURST Mathieu (f)	59	WANNER Albert (f)	109	WALTER (f)
7	BLUMERT Eugène (f)	60	LAUFENBURGER (f)	T	KIM Alfred (f)
8	SCHNELL Emile (f)	61	GOERGER Joseph (f)	109A	WALTER Amélie (Mme)
9	GEORGER Charles (f)	62	RIEHL Georges (f)	110	BAAL (f)
10	SABLONG Louis (f)	63	LACHMANN Eugène (f)	111	BOOTZ Thérèse (f)
11	RIEHL Charles (f)	64	BURGARD Ernest (f)	112	BOOTZ Xavier (f)
12	HAMM Emile (f)	65	LAUFFENBURGER Edouard (f)	113	HERTZOG Charles (f)
13	TRUTT Albert (f)	66	ROTH Eugène (f)	114	RINGEISEN Paul (f)
14	GEORGER Albert (f)	67	HARLEPP Joseph (f)	115	ESSER Mathilde (Mme)
15	FRANTZEN Joseph (f)	68	NEEFF Albert (f)	116	DISS Auguste (f)
15A	WICKERSHEIMER Philippe (f)	69	NEEFF Xavier (f)	117	FRIESS Charles (f)
17	THEOBALD (f)	71	WALTER Marie (Mme)	118	CHRIST Auguste (f)
18	GEORGER Céline (Melle)	72	WALTER Antoinette (Mme)	119	BURGART Charles (f)
19	WALTER Louis (f)	74	SCHNEIDER Eugène (f)	120	MANN Eugène (f)
20	WELLER Alfred (f)			121	BISCHOFF Charles (f)
21	SCHMITT Edouard (f)	76	REIBEL Georges (f)	122	HURSTEL Albert (M)-Marie (Melle)
21A	SCHMITT René (f)	77	GILG Charles (f)	122	Cité HUCK (rue du Moulin)
22	GEORGER Céleste (f)	78	KEMPF Maria (Mme)	123	SCHMITT Alfred (f)
23	DURCKEL Joséphine (Mme)	79	WESTHEIDE Henri (f)	124	WALTER Martin (f)
24	MEYER Hippolyte (f)	80	GEORGER Achille (f)	125	KIM Paul (f)
25	STUTZ Joséphine (f)	81	DRACH Martin (f)	126	RIEDWEG Joseph (f)
26	ZUBER Emile (f)	82	HILD Auguste (f)	127	LOOS Jean (f)
27	SUR Albert (f)	82A	VOGT Marcel (f)	128	WALTER J. Baptiste (f)
28	TRUTT Georges (f)	83	BIND Lucien (f)	129	GOERGER Materne (f)
29	COSTANZER Emile (f)	84	FUCHS Martin (f)	130	GERHART Théophile (f)
30	HAAG Auguste (f)			131	KOENIG Charles (f)
31	KEMPF Auguste (f)	86	BIRLING Aloyse (f)	132	HUBER Xavier (f)
32	ECKENFELDER Louis (f)	87	ARBOGAST Joseph (f)	133	BECHTEL Xavier (M)
33	SCHROETTER Michel (f)	88	GOERGER Alfred (f)	135	LEHMANN Emile (f)
34	STOERCKEL Maria (Melle)	89	ARBOGAST Paul (f)	136	RIEGERT Paul (f)
35	GAUCKLER Caroline (Mme)	90	MEYER Arthur (f)	138	ACKERMANN Albert (M)
35A	FRIESS Paul (f)	90A	MEYER Aloyse (f)	140	WEIBEL Charles - Maria (f)
36	GEORGER Paul (f)			141	MEYER Cyrille (f)
37	SAETTEL Alfred (f)	90C	GOERGER Auguste (f)	142	SCHIEBER Joseph (f)
38	SAETTEL Materne (f)	90D	WEIBEL Albert (f)		
39	GEORGER Maria (Melle)	91		145	DUTTER (f)
40	HURSTEL Eugène (f)	92	KUHN Philomène (Mme)	146	PROBST Lucien (f)
41	HERT Léon (f)	93	KUHN Alfred (f)	147	PFLEGER Xavier (f)
42	BEYHURST Mathieu (f)	94	HEINRICH Lina (Mme)	148	STUTZ Alphonse (f)
43	KOENIG Alex (f)	95	SITTLER Mathilde (f)	148	WALTER Auguste RN 83 (f)
44	ZAHN Camille (f)	96	KUHN Aloyse (f)	150	MATZINGER Léon (f)
45	BARTHELME (Mme)	97	MEYER Alphonse (f)	151	KAAG Materne (f)
46	VOGT Charles (f)	98	WERNERT Louis (f)	152	KAAG Emile (f)
				153	WALTER René (f)

Le garde-barrières

Dans le registres des naissances, figure également la mention « *guérite de garde n°18* », un peu plus loin « *guérite de garde n°19 de la ligne de chemin de fer Strasbourg-Bâle* ». Il s'agit du domicile des gardes-barrières.

La « guérite n°19, située rue de Westhouse, pourrait être le 19ème passage gardé du chemin de fer à partir de Strasbourg. La « guérite » du garde-barrières est une petite cabane en tôle ondulée avec à l'intérieur un poêle, une table, une chaise et un téléphone, pièce maîtresse du cabanon. Les barrières se trouvent en général en rase campagne. Des maisons sont construites pour le veilleur qui l'occupe avec sa famille. Elles sont de petite taille, robustes car en pierre de taille et moellons en grès des Vosges. Le confort dans ces bâtisses est sommaire, sans électricité. Les toilettes se trouvent à l'extérieur, adossées à une remise dans laquelle est stocké le bois ou le charbon destiné au chauffage.

L'emploi de garde-barrières est souvent réservé à des agents souffrant de léger handicap, accidentés du travail ou blessés de guerre. C'était le cas de M. ROHMER de Sand, toujours d'humeur joyeuse. Il tournait la manivelle avec son unique bras. A côté de la barrière, un portillon autorise le passage d'un piéton ou cycliste. Ces portillons se trouvent entre des passages très espacés. Il faut les pousser ou tirer et ils se referment automatiquement par un système ingénieux des charnières. Les gardes-barrières sont souvent chargés de famille nombreuse. Leurs enfants font plusieurs kilomètres à pied chaque jour pour se rendre à l'école. Ce sont nos copains de classe. Leurs parents avaient du courage pour avoir choisi ce mode de vie, vu leur grande responsabilité. Les mots vacances ou congés annuels ne faisaient pas partie de leurs habitudes. Je pense à ceux qui habitaient le long de chemins ruraux (*faldwäi*), souvent boueux en automne, enneigés ou verglacés en hiver.

Choix des prénoms des enfants

Une autre observation, en consultant l'état civil de la commune, porte sur le choix des prénoms dont beaucoup sont inspirés de la bible et la sainte Famille. Joseph et Marie sont souvent choisis pour les premiers enfants de la fratrie. Les arbres généalogiques révèlent que nos aïeuls avaient de nombreux enfants dont, malheureusement, beaucoup sont décédés en bas âge. Il arrive que le prénom de l'enfant défunt soit attribué au cadet, phénomène qui pouvait, hélas, se répéter au sein de la même fratrie.

En dialecte, Joseph se transforme en Seppel, Seppela ou encore Sepp ou Sepi. Il se féminise avec Joséphine, Josée ou Josépha. Marie se décline en Marianne, Mariette, Marlyse, Myriam, ou s'associe avec d'autres prénoms. Les garçons portent souvent le nom de Martin, le patron de l'église de la commune.

Dans notre région, il est d'usage que le fils prenne le prénom du grand père. Quand le fils porte le prénom de son père, pour éviter toute confusion, on ajoute « fils de ... » dans les registres. Autrefois, les prénoms qui ne figuraient pas dans la nomenclature d'Etat, ou ne sont pas des noms de saint, ne sont pas admis.

J'ai constaté que des familles protestantes avaient une préférence pour des prénoms tels qu'Edmond, Edgar, Emma, Erna, Mina, Wilma, peu usités chez les catholiques. Il en est de même pour les enfants de confession israélite.

La vie rurale dans notre région, les cultures champêtres

Aujourd'hui, la monoculture est développée, tandis qu'avant guerre, la polyculture est pratiquée. Pour preuve, la remarque de Louis XIV, qui, lors de son passage en Alsace, s'est exclamé: « Quel beau jardin ! ». La campagne est en effet un puzzle multicolore de petites parcelles dont la plus grande ne dépasse guère 25 ares, « a àcker ».

Trois variétés de céréales sont cultivées dans notre région : principalement le blé, ensuite l'orge et l'avoine. Le maïs, le trèfle et la luzerne sont plantés pour le fourrage. Quelques épis de maïs, « *s'walchkorn* », sont accrochés aux hangars, dans les cours des fermes, en guise de décoration ou de nourriture pour les pigeons. La betterave ou « *Derleps* » constitue l'autre fourrage ; par manque de place, elle est ensilée dans le champ même. La betterave à sucre est plantée essentiellement dans les communes proches d'Erstein. Je me rappelle qu'un champ de houblon a été planté près de la maison forestière, au sud de Ehl.

Pour améliorer les rendements, il faut amender la terre. La rotation des cultures est pratiquée. La même plante n'est pas semée deux fois de suite sur la même parcelle.

L'élevage des bovins fournit fumier et purin. Le paysan utilise peu d'engrais chimiques. Le guano étant cher, on a commencé par la potasse, produite non loin, le « Thomasmahl » issu de la sidérurgie lorraine.

Les champs sont binés pour arracher les mauvaises herbes. Le coquelicot, « bolmàjer », et le chardon, « deschla », sont éliminés des champs de céréales à l'aide d'un outil simple, appelé « s'Stach-isa ». Il s'agit d'un manche en bois muni d'une lame d'acier à l'extrémité.

Le fumier provient des excréments et litières des animaux de la ferme. Tous les déchets de cuisine, que ne mangent ni les poules, ni les lapins, sont jetés sur le fumier. Le purin est évacué par des rigoles dans la fosse, réservoir judicieusement enterré sous l'étable ou la porcherie, et accessible par une trappe. Le plus souvent, les toilettes, appelées aussi chez nous le « cabinet » ou en alsacien « s'schisshüss » ou « schisshiesel » furent bâtis au-dessus de cette fosse. Les anciens avaient encore une autre dénomination, ils disaient « d'Abtret ». Si j'en parle, c'est pour signaler quelques singularités. La porte du petit coin comporte une découpe en forme de cœur pour trois raisons, d'abord pour repérer le lieu, pour laisser entrer un peu de clarté et enfin pour jeter un coup d'œil afin de s'assurer que l'endroit est libre. Cette porte est raccourcie sur le haut et sur le bas, pour cause d'aération et, par le bas, on peut apercevoir les pieds de celui qui occupe l'endroit. Au mur, à l'intérieur, est planté un grand clou ou un crochet qui supporte les carrés découpés dans le journal. L'almanach de l'année précédente y est accroché, avant-guerre il s'appelait « Der hinckend Bott », « le facteur à la jambe de bois ». Ainsi, celui qui aime s'attarder a de la lecture à disposition et peut s'instruire !

Il paraît que des gens d'un certain âge tenaient un calendrier et marquaient par un trait leur passage, complété par des remarques ou des signes confidentiels, en somme un baromètre de santé.

En hiver, on ne s'attarde guère dans ces toilettes non chauffées. Le soir, l'endroit n'est pas visité, car il n'y a pas d'éclairage. Le pot de chambre ou seau à aisance, « de Nächtaimer » est utilisé. Il existe toutes sortes de pots de chambre, de formes et de couleurs variées. Il est rangé dans la table de nuit ou, le plus souvent, glissé sous le lit. C'est aujourd'hui un article recherché par les chineurs.

La fosse à purin subsiste aussi dans les maisons d'habitation ; soit elle est accolée à l'arrière de la demeure, d'une remise ou encore solitaire au fond d'une cour ou jardin. Une fois remplie, le paysan se charge de la vider, travail peu enviable avec un outil spécialement conçu, un seau fixé à un long manche. Il utilise le « Kàschtewàje », une charrette avec une grosse caisse rectangulaire en bois, enduite d'une peinture noire appelée « carbonyle » pour éviter l'altération du bois et garantir l'étanchéité. Cette peinture a une odeur prononcée de goudron dont elle est issue. Ce produit servait d'enduit pour les barges à fond plat de nos pêcheurs. Cette charrette était indispensable pour transporter l'eau, d'une part pour la plantation du tabac et d'autre part en cas d'incendie.

Encore des outils qui ont disparu du patrimoine.

L'âme paysanne

Dans le monde rural, les relations humaines ne sont pas toujours bienveillantes et il règne une certaine jalousie et rivalité entre agriculteurs. Chacun veut avoir les plus belles cultures, les plus grosses pommes de terre, le plus bel attelage, etc.... On parle couramment de « Bürestolz », la fierté du paysan, légitime en raison du travail noble, mais rude, de la terre et de surcroît soumis aux aléas des saisons et de la météo.

Certains paysans ont la fâcheuse habitude, pour augmenter la superficie de leur champ, d'empiéter sur celui de leur voisin, d'où l'expression « Er het mer weder awag gfare ». Lors du labour suivant, le lésé récupère son ou ses sillons « volés », c'est une éternelle guéguerre.

En général, les « Grosbura », ou grands paysans, sont propriétaires de leurs terres, alors que les plus modestes sont locataires de champs qui appartiennent à la commune ou encore à la famille Barthelmé de Sand, grand propriétaire foncier.

Ces grands propriétaires possèdent deux maisons situées de part et d'autre de la cour, l'une pour les parents, l'autre pour les grands parents. D'autres encore, possèdent une seule demeure occupée par deux générations, chacune dispose de son entrée, sans communication entre les logements.

La différence entre grands et petits producteurs peut également s'apprécier à leur attelage qui est composé soit de chevaux pour les uns, soit de bœufs ou de vaches pour les autres.

A propos des attelages, je souhaite évoquer cet accident dont a été victime M. WELLER. En rentrant du champ avec le rouleau à niveler, « s' wählbloch », ses chevaux se sont emballés au moment où ils ont croisé un camion. Ils sont partis au galop et M. WELLER a été éjecté lorsque, à la sortie du virage, l'attelage a frôlé l'escalier de la maison ZAHN. M. BEYHURST a réussi à maîtriser le convoi avant qu'il n'atteigne la route nationale.

M. WELLER a heurté le rouleau à niveler, son visage en a gardé une cicatrice. Il était le seul Sandois à posséder encore un rouleau en bois, formé d'un tronc de chêne, cerclé et ferré pour l'attelage. Ce rouleau d'un diamètre plus petit devait être aussi lourd que les rouleaux en fer et il avait l'avantage de faire moins de bruit.

M. WELLER élevait un cochon mâle. Les Sandois lui amenaient les truies afin de les faire saillir par le verrat. M. Georges TRUTT élevait les taureaux pour la saillie des vaches qui appartenaient aux paysans du village.

Pour les grands travaux, plantations ou récoltes, le paysan pouvait compter sur l'aide des voisins dont des épouses d'ouvriers qui venaient acheter journalièrement le lait, souvent le beurre. Parfois leurs époux, pendant les congés annuels, conduisent, non sans plaisir, l'attelage ou le tracteur.

Le valet de ferme ou « Büreknacht »

Pour bénéficier d'une aide permanente, les « Grosbura », engagent un valet de ferme, en alsacien, « à Knacht ». Ce jeune homme, célibataire, loge chez le paysan. Il dispose d'une chambre avec un lit, aménagée soit dans une dépendance, mais le plus souvent dans la grange, au-dessus de l'étable. Il profite de la chaleur et peut surveiller, la nuit, d'éventuels mouvements du bétail. Il est rarement hébergé dans la maison, bien que faisant partie de la famille avec laquelle il partage les repas. A la fin de la semaine il touche son argent de poche qui représente une avance sur le décompte final qu'il perçoit en fin de saison, le jour de la St-Martin. Ce jour est appelé le « Bendelesdà », ou jour du balot, date à laquelle il choisit de rester ou de quitter son employeur.

Le valet est engagé par un contrat oral. Il peut changer de patron quand il le souhaite et le quitter notamment lorsqu'il se marie. Certains valets sont restés toute leur vie chez le même paysan, étant traités comme un membre de la famille.

La culture du tabac

La culture la plus importante dans notre région, le tabac, occupe le producteur durant toute l'année. C'est un travail entièrement manuel. Il commence, au printemps, par les semences sous serre, dans la cour de la ferme, suivie par les plantations, la récolte (s'abrache) en été et enfin le séchage jusqu'en hiver. Il nécessite de la main d'œuvre supplémentaire. Durant les journées d'hiver, les feuilles séchées sont triées, ligotées et fagotées par balles suivant un gabarit prédéfini.

La livraison du tabac à la Seita (Service d'Exploitation Industrielle des Tabacs et des Allumettes) représente la source de revenus la plus importante du producteur. La régie des tabacs occupe l'emplacement de l'ancien château des Rohan à Benfeld (transformé, de nos jours, en immeuble d'habitations appelé « Le Cardinal »). La plantation du tabac est gérée et contrôlée par l'Etat. Le nombre de plants est compté par l'inspecteur dont c'est la mission. Au bout de chaque champ se trouve une boîte fixée sur un potelet dans laquelle est rangée la feuille comportant les indications relatives au propriétaire, le nombre et l'écartement des plants, les dates de plantation et d'écimation, etc... Avant la guerre, seul le tabac noir est cultivé.

Les fenaisons

Les terres situées à l'ouest de l'III, appelées « Le Ried », constituées d'alluvions, sont acides mais propices aux prairies qui s'étendent jusqu'en bordure de forêt.

Ces vastes prés fournissent le foin aux agriculteurs riverains et mêmes à ceux des communes voisines, par exemple celles qui bordent la Scheer. La fenaison est synonyme de travail fastidieux et de sueur, avec la plaie des taons qui n'épargnent ni les bêtes, ni les hommes.

Un témoin nous raconte ce fait : des ouvriers sortent à l'aube, vers 4 heures pour le fauchage, puis partent pour les usines textiles à Huttenheim et le soir, après le travail, retournent au pré pour l'épandage de l'herbe. En contrepartie, le paysan leur livre le déjeuner à midi, à l'usine, avec une charrette tirée par ses deux chiens. Quelle organisation !

Le chargement du foin (ou regain, « *ohmet* ») se fait manuellement, avec des fourches à longs manches. C'est un travail harassant. Le chargeur est un spécialiste : placé sur la charrette, il entasse la récolte, le tout est bridé par un système de cordage appelé « la mécanique ». C'est pour faciliter ces travaux que commence la mécanisation avec l'invention de la faucheuse (de marque « Derring »), attelée aux chevaux qui tirent les faneuses, des rateaux mécaniques.

Il y a deux récoltes dans l'année, la première en été, la deuxième, appelée regain ou « *ohmet* » car l'herbe est plus fine et plus courte, vers la fin de l'été. Ces récoltes nourriront le bétail durant l'année.

Je vois encore le charretier s'arrêter devant la fenêtre du bistrot, l'aubergiste lui tendre la chope de bière. Il la vide sans descendre du cheval et sans payer. Il règle son ardoise le dimanche, après la grand-messe, quand il retrouve ses compères pour la partie de cartes. Par temps instable, le paysan s'arroge le droit de rentrer les foins le dimanche.

A partir de la dernière guerre, l'image de notre Ried a changé. La mécanisation et les amendements chimiques ont augmenté la productivité et un grand pourcentage de ces prés est aujourd'hui remplacé par des champs de maïs.

Les moissons et le battage des céréales

Quelle belle image, des champs de blé mûr, passé du vert au blond et au jaune doré, teintes qui ont inspiré ces peintres de renommée mondiale. L'époque de la moisson est une période de crainte pour le paysan. Un orage, une tempête ou de fortes pluies peuvent coucher partiellement, ou pire totalement, le blé, ce qui est catastrophique. Le blé couché est difficile à couper, les épis commencent à pourrir, voire germer. C'est alors une récolte avec perte indéniable.

Le travail débute avec la coupe. Je vois encore le paysan qui, par un mouvement du torse, balance la faux de droite à gauche en avançant à petit pas. Pour former des gerbes, il a fixé sur le manche, à la verticale de la faux, un voile, appelé « *fàna* » (drapeau).

A l'aide d'une faucille, la moissonneuse amasse les gerbes de blé en bottes. Ces dernières sont nouées par un tour de main avec une gerbe de blé torsadée. Les paysans qui battent leur blé dans leur ferme, utilisent les cordelettes à tabac qu'ils récupèrent.

Puis la moisson se mécanise peu à peu... La faux est remplacée par la faucheuse. Son constructeur a adapté un grand volant ressemblant à une roue à aube qui en tournant dépose le blé en bottes. Il faut encore les nouer manuellement et les regrouper en tas dressés, régulièrement espacés et alignés au milieu du champ. Ainsi les épis sèchent complètement avant d'être chargés. Encore un beau tableau, complété avec les glaneuses... Ces bottes sont entassées dans les granges suivant une méthode bien précise « *d'gàrva schlàya* », facilitant leur reprise pour le battage des gerbes.

Dans le village, il y a le propriétaire de la « *Dreschmachin* », la batteuse, placée sous un abri, à un endroit fixe. Durant les moissons, les paysans de condition plus modeste font la queue pour attendre leur tour avec leurs charrettes chargées de blé, orge ou avoine.

La campagne terminée, la batteuse fait le tour du village, chez les grands producteurs où elle bat les céréales entassées dans la grange. Cela commence tôt le matin et finit tard dans la journée ; les paysans s'entraident

pour ce travail harassant, mais le déjeuner et le souper sont royaux et revigorent les travailleurs. Ceux-ci ont dû se débarrasser de la poussière qui, avec la chaleur, les rend parfois méconnaissables. Pour certains, le retour au foyer est difficile, après le pousse-café, le lit est alors le bienvenu. Le travail le plus fastidieux consiste à monter parfois deux étages, sacs sur l'épaule, avec toute la récolte de grains et à les étaler pour séchage au grenier. Les téguments, « D'Spreujere », mélangés aux betteraves émincées, fournissent un excellent fourrage durant l'hiver.

En ce temps, la concurrence existe déjà. Certains paysans ont un autre entrepreneur de battage, ce dernier fait tourner sa batteuse par une machine à vapeur. Quelle attraction pour les jeunes, que cette machine surmontée d'une haute cheminée fonctionnant par chauffage au bois.

Je relate ci-après deux anecdotes rigolotes, parmi tant d'autres, qui se sont passées pendant le battage chez le fermier.

La poule reproductrice fait un nid en cachette, pond une dizaine d'œufs et les couve. Lors du battage, ces nids avec des œufs à demi-éclos, le plus souvent pourris, sont découverts. Une bataille d'œufs est alors déclenchée. Le propriétaire de la batteuse, M. BURGART, en est la principale cible, visée du haut de la machine. La victime répond par des injures, entre autres par des « Gottverdåmmi » !.

Un autre moyen pour le taquiner et le rendre furieux, c'est quand le pourvoyeur lance la botte de blé entière dans la machine, au lieu de la séparer en petits paquets pour les insérer progressivement. La machine lâche alors un grand « wroum » assourdissant, surpassant le bruit habituel de la batteuse.

Pendant l'occupation, en raison du rationnement de carburant, la batteuse ne peut plus être entraînée par le moteur du tracteur. Le propriétaire a dû se procurer un puissant moteur électrique. A l'aide d'une longue perche de bambou, il prélève le courant électrique en se branchant directement sur le réseau aérien.

La mécanisation

Après la guerre, les tracteurs font leur apparition dans le village. Les trois premiers, fabriqués aux USA, de marque Fordson, peints en vert, carburent au pétrole. Pour démarrer, il faut mettre une manette sur essence, puis quand le moteur tourne, passer sur pétrole. Les petites roues avant sont en fer avec une haute nervure pour faciliter le guidage. Les grandes roues sont en tôle forte et large de 30 à 35 cm sur lesquelles sont fixées par boulons des équerres d'acier en biais pour bien accrocher le sol. Ces engins font un bruit de ferraille et maltraitent le bitume. Nos agriculteurs débrouillards ont trouvé une solution peu onéreuse pour remédier à ce défaut. Dans les alentours, se trouvent des « Half-track » US détruits pendant la libération. Ils sont munis de chenilles en caoutchouc. Le forgeron du village a récupéré ces bandes pour les fixer sur les roues arrière, après démontage des cornières d'acier.

L'industrie américaine est en avance, les usines en Europe sont à terre, villes et usines doivent d'abord être reconstruites. Les grandes marques, Mac-Cormick, Farmall, Massey-Harris, Ferguson, Alis-Chalmer, construisent d'abord les faucheuses-lieuses autotractées, puis les faucheuses batteuses et vont inonder le marché européen. Peu à peu, nos paysans acquièrent des tracteurs, puis s'associent pour acheter ces grandes machines rouges qui ne travaillent qu'une saison. Le travail de la moisson est aujourd'hui réduit à sa plus simple expression. Le paysan, avec son tracteur et la benne, transporte le blé du champ jusqu'à la coopérative de son choix.

La grande bascule

La grande bascule communale était implantée sur une bifurcation de rue, car il n'y a pas de place au centre du village. Elle servait principalement au pesage de produits fermiers achetés ou vendus. Le paysan fait arrêter sa charrette vide sur la plate-forme et revient après, avec la charrette chargée, sans détacher l'attelage. L'appariteur procède au pesage et le résultat est imprimé sur un carton de la taille d'un billet de train d'avant-guerre. Je me souviens aussi du vérificateur, fonctionnaire d'Etat assermenté, qui procédait au contrôle ou étalonnage. A cet effet, il entassait un grand nombre de poids hexagonaux en fonte sur la plate-forme. Encore une pièce faisant partie du patrimoine, qui a disparu de nos jours.

Les moulins

La transformation des céréales, nourriture de base, nécessite des moulins entraînés par la force - gratuite - de l'eau. Profitant des méandres de l'Ill, des canaux sont creusés à Huttenheim, Benfeld, Sand et Osthuse. Ces biefs s'appellent toujours « Mühlbach », ruisseau du moulin. A cause de la faible chute, un grand nombre d'ouvrages secondaires sont nécessaires. Des barrages et canaux de décharge régulent le débit de ces canaux artificiels. Le fonctionnement des barrages est simple, par empilage de poutres en bois, arrimées par des chaînes au treuil. Celui-ci est activé par une manivelle. Aujourd'hui, ces barrages sont automatisés et commandés à distance par le Service des eaux.

Sand possède le plus grand moulin qui est le plus productif. Le propriétaire est un grand promoteur par ses inventions révolutionnaires. Son nom, Albrecht, est connu jusqu'au nouveau monde. Ce moulin est malheureusement détruit deux fois par de violents incendies en 1860 et 1905. Un témoin d'un de ces incendies parle d'une nuit hallucinante. Atisés par le vent, les grains enflammés s'envolaient et retombaient comme une pluie d'étoiles sur tout le village. Le moulin est remplacé par une usine textile en 1907 et l'eau, entraînant des turbines, fournit l'énergie électrique. Cette usine cesse ses activités pour cause de crise en 1930, mais en 1937 elles sont reprises par l'établissement J. Marschal de St-Dié.

Le Mühlbach est aussi utile pour irriguer, durant l'été, les prairies qu'il traverse. Par de petits canaux latéraux, il inonde le sol sous vingt à trente centimètres d'eau. Nous pataugeons dans ces eaux devenues chaudes où les sauterelles surnagent. Les mulots sont noyés. Le Mühlbach est aussi source de grandes nuisances. Tous les ans, lors des grandes crues, une partie du village a les « pieds dans l'eau », les caves sont inondées, le quartier situé à l'est du Mühlbach est isolé. L'Ill déborde et inonde le Ried, recouvrant les routes, fermées à la circulation.

Gastronomie et spécialités locales

En automne, la récolte des pommes de terre remplit les caves de fond en comble, on ne connaît pas encore le doryphore. Nous appelons les pommes de terre « ardäpfel », traduction littérale du français, alors qu'à Strasbourg, ce tubercule est appelé « grumber », traduction « baie du sol ».

Les épouses préparent le menu traditionnel du dimanche, la « Fleischsupp » et le « Rendsfleisch », pot-au-feu. En hiver, le « Bäckeoffe », potée, est préparé. La choucroute ou le « Hasepfeffer » (ragoût de lapin) est servi plutôt en semaine. Vendredi est le jour du « Bibeleskas », fromage blanc, ou des « Suri Hari », harengs marinés. La soupe aux légumes, suivie d'une tarte aux quetsches ou mirabelles est souvent servie. Ces mêmes fruits, mais aussi des quartiers de pommes ou de poires, sont amenés sur les clayettes chez le boulanger, afin de les faire sécher. Le boulanger n'aime guère ce genre de travail qui l'oblige à nettoyer la sole du four. Ces fruits secs accompagnent les quenelles de semoule, « Griespflutte », ou de farine, « Mahlknepfle ».

Sur chaque champ, ou presque, est planté un noyer à l'ombre duquel, en été, le paysan peut pique-niquer. En automne, on gaule les noix utilisées pour décorer le kugelhopf et confectionner les petits gâteaux « nussabredla ».

La communauté paysanne

Ci-après, est énumérée la liste nominative des paysans de cette époque : Ackermann Albert, Arbogast Charles, Arbogast Paul, Beyhurst Joseph, Beyhurst Mathieu, Blumert Eugène, Bootz Xavier, Diss Auguste, Friess Ernest, Friess Paul, Frantzen Joseph, Georger Alfred, Georger Joseph, Goerger Paul, Goettelmann Joseph, Gerhart Théophile, Hert Léon, Hild Auguste, Kaag Materne, Kienert Pierre, Konstanzer Emile, Kuhn Ernest, Matzinger Léon, Metzger Emile, Meyer Hypolite, Neeff Xavier, Reibel Joseph, Riehl Charles, Ringeisen Paul, Ringwald Ernest, Roth Eugène, Saettel Emile, Schmitt Lucien, Schmitt Edouard, Schneider Eugène, Schroetter Michel, Trutt Georges, Vogt Charles, Walter Louis, Walter Martin, Walter René, Walter J. Baptiste, Wannier Albert, Westheide Henri, Weller Alfred, Zahn Camille

Tout ce monde a disparu aujourd'hui, mais certains Sandois se rappellent encore de leur nom ou plutôt du nom de la propriété, le « Hofnamme » qui n'avait rien à voir avec le patronyme, mais qui restait rattaché à la ferme héritée des aïeux. Leurs descendants ayant repris l'exploitation sont peu nombreux. Chaque génération vit sa propre histoire, avec ses anecdotes et ses mésaventures. Malgré des défauts, nos aïeux avaient des qualités dont l'ardeur à la tâche.

Je citerai seulement cette anecdote qui me vient en tête, quand cet agriculteur et sa femme sont partis aux champs l'après-midi ; comme ils n'avaient personne pour garder leurs petits enfants, ils ont jeté une fourchée de trèfle sur eux. Le temps de se dépatouiller, la cour de la ferme était vide et les gosses abandonnés à eux-mêmes. On m'a rapporté cette autre méthode qui consistait à faire dormir la marmaille : des graines de pavot étaient enveloppées dans un morceau d'étoffe mouillée que les enfants suçaient, une manière de leur faire goûter très jeunes des calmants...

Quelques exemples de noms attribués aux corps de ferme ou « Hofnamme »

Je cite ci-après les noms d'usage des corps de ferme : S'Bachtels, s'Claussa, S'Champadisse, S'Chorgelouis, S'Duwakspennermeyers, s'Habsiegers, s'Hansels, s'Essers, s'Kerfäsa, s'Mâtisse, s'Mohlers, S'Schnäppers, S'chnäpsers, S'Spanglers, S'Vogts, S'Wäjners.

La forêt riedienne

Les travaux en forêt occupent les paysans durant l'hiver. La forêt fournit le bois de chauffage aux propriétaires. Les communes organisent, avec l'aide de l'Office National des Forêts (ONF), des « coupes » dans les forêts communales. L'ONF gère ces forêts. Le bois sert aux locaux communaux, école, mairie et presbytère. Les villageois peuvent en acquérir par adjudication, sur place. Parmi les stères de bois, suivant leur essence (chêne, hêtre, orme, frêne, érable, aulne) bien érigés et alignés, il y a aussi des lots de fagots, faits uniquement de branches de hêtre. Ces derniers sont abandonnés depuis longtemps car peu rentables. Les beaux troncs de chênes, de hêtres et frênes sont vendus aux scieurs. La production et vente de bois représente une rentrée d'argent assez conséquente dans les caisses de la commune.

La mairie délivre des bons nominatifs permettant à leurs titulaires le ramassage de bois mort ou branches tombées. Le garde forestier avait pour consigne de surveiller le ramassage contre les abus éventuels.

La ville de Benfeld, chef lieu du canton

Benfeld, chef-lieu du canton, est une ville avec un grand passé historique. De par son origine moyenâgeuse, c'était une ville fortifiée dont il n'existe aujourd'hui que peu de traces. Les murs d'enceinte ont été démolis pour les besoins d'agrandissement de la cité. Il ne reste plus que des gravures et plans de cette forteresse. Je parlerai ici de la ville comme je l'ai connue dans les années 1930. Ses activités locales sont très florissantes, les commerces et les magasins nombreux, il y a même des grossistes, le marché hebdomadaire et annuel (Johrmarick) ainsi que le marché de porcelets au « Zimmerplatz ». On compte une trentaine de restaurants et de bistrots.

L'industrie locale

L'activité artisanale est intense, tous les corps de métiers sont représentés. Il faut noter que petites et moyennes entreprises forment les apprentis, ce sont les seules écoles, à cette époque, d'apprentissage des compagnons. Les industries sur place ou celles des alentours, comme les usines textiles Kuhlmann et Immer-Klein, situées sur le ban de Huttenheim, font travailler beaucoup d'ouvriers et employés. Ces deux usines possèdent une liaison ferroviaire avec la gare de Benfeld pour le transport des matières premières et produits finis. Le chemin de fer, non encore nationalisé, porte le sigle « A.L. », pour Alsace-Lorraine.

Dans l'avenue de la Gare à Benfeld est située l'usine de chaussures des établissements J. et R. Weil, appelée « L'Alsacienne ». Il y a aussi l'entreprise de constructions Barthelmebs Frères. Route de Westhouse sont implantées l'usine Socomec, fabriquant de petit matériel électrique, ainsi que la fabrique d'ouate et

pansements, L. Becht. Cette dernière a connu de nombreux incendies dus aux matières premières très inflammables. Au sud de Benfeld, se trouve une tannerie et, au centre-ville, la Régie des Tabacs employant surtout du personnel féminin. Il y a un limonadier et fabricant de glace. Les blocs de glace servent à la conservation des denrées alimentaires. Enfin, le plan d'eau actuel provient de la sablière Helmbacher et tout près se trouve la cimenterie des Ets. Kieffer.

Parmi d'autres employeurs du canton, on peut citer les Fonderies Rohmer de Huttenheim et Graff de Kogenheim, ainsi que l'usine à papier.

Certains patrons, par souci de développer un habitat social, font construire des logements destinés à être loués à leurs employés pour un loyer modéré. Celui de l'usine Kuhlmann fait construire un quartier de maisons bi-familles, Immer-Klein fait construire des immeubles de quatre logements.

Aujourd'hui, quelques-unes de ces entreprises subsistent. Pour les autres, les bâtiments sont vides ou abritent d'autres activités. Certains locaux ont été rasés, faisant place aux lotissements ou immeubles d'habitation collectifs.



2ème PARTIE : Mes jeunes années....le vécu personnel

Mon enfance, les années 1930

Mes jeunes années se passent dans mon village de Sand. Né en 1930, j'ai grandi avec mon frère Robert, ma sœur Madeleine et nos parents dans une ambiance très sereine et conviviale. Mon père, serrurier de métier, a travaillé à l'usine L. Becht à Benfeld en tant que chef de l'entretien. Un jour de l'année 1936, il est rentré, l'air joyeux en s'exclamant « *l'usine de Sand reprend son activité* ». Cette usine est une filiale des Ets. J. Marchal, filature et tissage, dont le siège se trouve à St-Dié. Mon père avait déjà travaillé dans cette usine avant sa fermeture en 1930, en raison de la crise mondiale. A nouveau embauché dans la filature, son emploi du temps est partagé ainsi : le matin il travaille à Benfeld et l'après-midi à Sand. Quelle bête de travail !

Parfois il m'a emmené à l'usine à Sand. Il m'a montré la salle des turbines, « s'turbine-hüss ». J'ai été impressionné par le bruit infernal produit par cette gigantesque machinerie. Une large et longue courroie de cuir entraîne l'alternateur, un grand tableau électrique en marbre blanc supporte les commandes, appareil de mesure et lampes de contrôle de couleurs différentes. Deux turbines produisent le courant pour l'usine mais aussi pour les villages des alentours puisqu'elles sont raccordées au réseau d'électricité de Strasbourg (E.S.).

Pour un rendement maximum, la grille d'entrée de l'eau doit être nettoyée tous les jours. Les feuilles des aulnes qui jalonnent le « Muhlbach », mais surtout les plantes aquatiques appelées « s'lock », pouvaient obstruer partiellement la grille. Ces matériaux organiques sont entassés derrière l'usine et produisent un terreau fertile après compostage. Il y a aussi des gens mal intentionnés qui jettent des cadavres d'animaux domestiques dans le ruisseau. Pendant les grandes crues, tous les objets flottants s'amoncellent devant la grille.

Le passage du bateau faucheur est une attraction pour nous, les jeunes. Lorsque ces herbes aquatiques deviennent envahissantes, elles sont fauchées à leur base, sous l'eau, par cet engin flottant. Quelle belle image lorsque ces algues fleurissent et forment un tapis blanc au ras de l'eau et que les bergeronnettes s'y attardent !

Mon père m'a aussi fait visiter la menuiserie de la filature, le domaine de M. MANN qui fabriquait, entre autres, les modèles servant au moule de fonderie. Les ouvriers savaient couler eux-mêmes des pièces de remplacement en bronze. Dans son atelier, « d'Butik », il y a toutes les machines d'usinage. L'atelier est chauffé par un radiateur électrique. Celui-ci fait même office d'allume-cigare car j'ai vu un ouvrier s'approcher de la résistance rougie du radiateur et allumer sa cigarette gardée en bouche.

L'école chez les « chères soeurs »

Mon premier choc est celui de la séparation du foyer, c'était le jour du 1^{er} octobre 1936, la rentrée à l'école communale. Avant l'âge de 6 ans, les enfants ne sont pas scolarisés. Bien qu'habillé de la tête aux pieds avec des habits tout neufs, bien que le cartable soit rutilant, bien garni avec son plumier, crayon, l'ardoise avec éponge et chiffon, je n'étais pas rassuré pour autant.

Les jours de classe commencent dès 7 heures avec la messe que nous suivons assidûment à l'église. A la fin de l'office, nous rallions la cour d'école en rang, deux par deux, flanqués de deux maîtresses. Nous rangeons nos sabots de bois sur l'étagère du préau et entrons en salle de classe. Celle-ci sent la peinture fraîche puisqu'elle est repeinte chaque année, durant les grandes vacances. Ma mère était déjà assise sur ces mêmes bancs. Ils étaient frottés avec des bouts de bougies, puis lustrés au chiffon pour les rendre brillants.

Les maîtresses sont des soeurs de la Congrégation de la Divine Providence de Ribeauvillé. Il faut les appeler « Chère sœur ». Elles sont très soucieuses de nous instruire à tout prix, c'est le bâton ou le bonbon. L'écriture s'apprend en remplissant des pages entières, d'abord les lettres en minuscules, puis majuscules, avec la plume et l'encre, en alternant trait fin et gros trait. L'apprentissage du calcul se fait avec des bûchettes carrées en

bois. Si le résultat est faux, c'est la tape très douloureuse avec une baguette sur les doigts puisqu'il faut présenter les mains jointes à plat sur la table.

Les bonbons étaient distribués pour récompenser une bonne réponse ou une bonne conduite. Ayant la forme, la couleur et le goût de la violette, ces bonbons étaient conservés dans un grand bocal de verre.

Un matin, à l'approche de Noël, notre institutrice, la « chère sœur », nous annonce une surprise, pour l'après-midi, sans plus de précisions. Certains parents ayant deviné quelle pouvait être cette surprise, ont donné un sou à leur enfant. L'après-midi, la classe s'est rendue à l'église pour visiter la crèche, « le Kreppela ». Les enfants ont pu glisser la pièce d'argent dans le petit « nègre » qui faisait office de tronc. Celui-ci les a remerciés en hochant de la tête.

Le 14 juillet est le jour très attendu qui marque le début des grandes vacances. La commune offre le « Zuckerwecke », petit pain au sucre, et la tablette de chocolat. Le soir est organisée la retraite aux flambeaux. Il faut apporter une canne, munie d'un crochet en fil de fer pour y suspendre le lampion, fourni gratuitement.

A la grande école, « en d'r gros Schuel »

Enfin, ce fut la fin des grandes vacances et la tant redoutée rentrée des classes. Cette fois, c'est la rentrée dans la grande école, «en d'gross Schuel » qui accueille les enfants de 10 à 14 ans, avec un seul maître d'école. Il remplace les sœurs. Le « Schulmeister » dans les communes assume également les fonctions de secrétaire de mairie et d'organiste à l'église. Ces instituteurs sont de vraies bêtes de travail, ayant en charge des élèves de plusieurs classes d'âge regroupés dans une salle unique, situation plus rare de nos jours.

Je me rappelle d'une sortie de la classe un peu particulière. Nous sommes allés à la chasse aux moustiques. Munis de burettes de pétrole, nous avons aspergé les petits étangs dans les forêts et prés aux alentours du village. L'efficacité de l'opération n'a pu être démontrée, elle n'a pas été renouvelée. Mais pour nous, les écoliers, l'essentiel était d'avoir pu profiter d'un après-midi récréatif.

Une excursion clôturait l'année scolaire. Toutes les classes de garçons étaient impliquées. Une année, le bus de M. Lutter, autocariste de Sand, nous a conduit à Barr. De là, nous avons marché au château du Landsberg. En passant à la maison forestière, nous avons pu acheter une limonade. A midi, nous avons apprécié le repas tiré du sac, installés à l'ombre des arbres centenaires. Puis, nous sommes descendus vers les châteaux d'Ottrott pour rallier ensuite la résidence secondaire de notre instituteur, M. Dreyer, à Obernai. Nous avons repris le bus qui nous a ramenés à la maison. J'avais rapporté, en souvenir de cette sortie, un bouquet de "Heidekrütt" (bruyère), fleurs impérissables qui ont parfumé ma chambre.

Les vacances d'été avant-guerre

Que faire durant ces longs congés qui durent deux mois et demi. Maman nous a vite trouvé de l'occupation : il faut glaner les épis de blé dans les champs déjà moissonnés. Puis il faut l'aider à enfile les feuilles de tabac sur de longues aiguilles, ensuite c'est elle qui les ripe sur le fil afin de les accrocher pour séchage dans le hangar à tabac. Parfois le paysan, qui nous considère comme ses propres enfants, nous emmène aux champs. Le premier travail, le matin, consiste à chercher le fourrage pour le bétail. Assis à côté de lui, il me passe les rênes pour guider les chevaux, pendant qu'il roule sa cigarette, puis me raconte son service militaire passé à Blida en Algérie.

Nous nous amusons aussi avec nos camarades en jouant dans la rue, avec cerceau, toupies, billes, ballon. Celui-ci est increvable car en caoutchouc-mousse (Follgommi). Nous jouons à cache-cache ou organisons des courses. Nous fabriquons aussi des arcs, les flèches sont taillées dans un roseau avec un embout de sureau. Parfois éclatent des bagarres, individuelles ou en groupes ou clans. Elles peuvent tourner jusqu'aux jets de pierres. En hiver, se déroulent les incontournables batailles de boules de neige, surtout après la sortie des classes, et les glissades sur les rigoles gelées.

Les jeux se passent toujours entre garçons, les filles ne nous intéressent guère. Nous apprenons aussi à rouler à bicyclette, avec celle de maman. Droit debout, sur les pédales, nous cherchons à garder l'équilibre. Une fois

lâché par celui qui nous guide, nos premières courses finissent par un arrêt brutal dans la palissade du voisin. Il faut aussi éviter les nombreux nids de poule dans la rue en terre battue. Seule la rue principale du village est goudronnée. Cette même rue est longée de caniveaux qui drainent l'eau de pluie et l'eau des évier des foyers. Celle-ci se déverse directement dans le Muhlbach. Il faut préciser que l'eau provient des pompes à bras et n'est pas gaspillée. Quelques privilégiés possèdent des pompes électriques. Il est aussi d'usage de balayer la portion de rue devant sa maison, tous les samedis, en l'arrosant même, pour ne pas soulever la poussière. Cette habitude perdure encore aujourd'hui.

Un passe-temps : les baignades

Un autre temps fort de l'été, c'est la baignade dans le « Bäch », où nous pataugeons tous les jours, même le dimanche. Nous apprenons la natation. Tous les jeunes savent nager, la preuve en est qu'il fallait passer sous le pont où l'eau était profonde, puis remonter sur le plancher du lavoir qui était extrêmement glissant car imprégné de savon de Marseille. Il y avait deux lavoirs. Le plus récent, avec sa mécanique à crémaillère, permet la mise à niveau selon le débit de l'eau. Celui-ci change souvent à cause des turbines situées en amont. Autrefois les histoires les plus cocasses étaient racontées par les lavandières. Aujourd'hui ces lavoirs sont des monuments historiques.

Des camarades plus âgés sautaient du pont en faisant des plongeurs spectaculaires ; ce fut la spécialité de Marcel. Nous autres, nous grimpons sur le toit du nouveau lavoir qui était en tôle zinguée et nous sautions à l'eau en dévalant la pente. C'était un vrai spectacle qui amusait les promeneurs du dimanche et les cyclo-touristes s'arrêtant sur le pont.

Le long de la berge, il y avait des vergers appartenant aux riverains et chacun avait son cognassier planté au bord de l'eau. Lors de la récolte, la moitié des fruits tombaient à l'eau et surnageaient avec le courant. Il suffisait alors de ramasser ces beaux fruits jaunes et velus. Il y en avait pour tout le monde et la confiture de coings était appréciée.

Les filles avaient pour habitude de se baigner plutôt en cachette, dans un petit bras de l'Ill, appelé le « Panama ». Un joli sentier y conduit à travers vignes et vergers, entre Sand et Heussern. Ce ruisseau peu profond était bordé de roseaux. Pour nous amuser, il nous arrivait de chahuter les filles par surprise.

Les non-nageurs s'initiaient à la natation avec des bouées fabriquées avec du jonc. Cette haute plante aquatique où nichaient les foulques et canards sauvages, pousse au lieu dit la « Breit », ce qui signifie large, à l'endroit où canal du Moulin et Ill se rejoignent. A cet endroit un pêcheur de Sand « tirait » (expression d'usage) du sable dans sa barque. Il a stocké ce sable sur sa propriété, à côté de l'embarcadère au « Zollwehr », pour le vendre par la suite.

Un autre passe-temps consiste à chaparder les fruits des vergers ou des arbres fruitiers longeant les routes. Entre Sand et Benfeld, se sont les pommiers, entre Sand et Westhouse les poiriers, entre Sand et Obenheim ou Ehl, les cerisiers qui sont particulièrement prisés. Il faut éviter d'être pris en flagrant délit par le garde-champêtre ou le chef cantonnier.

Pendant que maman est aux champs, une autre distraction rocambolesque consiste à nous coucher, mes camarades et moi, à plat ventre au milieu de la route nationale n°83. L'oreille plaquée contre le bitume, nous attendons l'arrivée d'un véhicule. En ce temps, les routes sont goudronnées. Il n'est pas encore question d'« enrobé » appelé aujourd'hui « Mac Adam », du nom de son inventeur.

Le trafic est peu dense, seules circulent quelques voitures de privilégiés ou de « voyageurs », c'est ainsi que sont surnommés les représentants. Les quelques camions qui passent transportent des fûts et caisses de bière et aussi des blocs de glace pour les armoires frigorifiques des épiciers et restaurateurs qui vendent une seule marque de bière.

En vacances chez tante et oncle à Bischheim

Un autre temps fort de ces grandes vacances, sont les congés que nous passons, à tour de rôle, moi, mon frère et ma sœur, chez une de nos tantes à Strasbourg. Cela ouvre une réflexion sur l'histoire démographique de notre région. Après la première guerre mondiale, l'extension révolutionnaire des industries s'est faite surtout autour de la capitale régionale, entraînant le développement des faubourgs. Dans les années 1920, les familles

rurales avaient plusieurs enfants qui, après leur mariage, ont trouvé du travail en ville. C'est ainsi que quatre de mes tantes s'installèrent, souvent comme locataires, parfois comme propriétaires, dans ces immeubles à plusieurs logements.

Après ma grande sœur et mon grand frère, c'est à mon tour de passer quelques semaines chez une tante à Bischheim. Son mari travaillait aux ateliers du chemin de fer, appelés communément « d'Warikstàdt ». N'ayant pas d'enfants eux-mêmes, nous étions choyés dans tous les domaines ; c'était le passage aux grands magasins où l'on a acheté des bananes que j'ai dégustées pour la première fois, la visite au jardin zoologique du parc de l'Orangerie, la montée sur la plateforme de la cathédrale. Ce que j'appréciais surtout c'était de pouvoir observer, à partir du pont SNCF de Bischheim, la formation des trains, le rangement des wagons. Nous y passions des heures à voir ces wagons poussés et qui roulaient tout seuls, tamponner d'autres wagons, s'arrêter en grinçant par un sabot posé sur le rail. Nous passions d'un côté du pont à l'autre, tout en évitant les bouffées de fumée des locomotives à vapeur. Quel spectacle !

Un temps fort durant ces vacances, était le « Patronsdaa », la fête de St-Laurent, patron de la paroisse catholique de Bischheim. Durant la grande messe, le personnage illustre, à mes yeux, était le « Kérichaschwitzer », ou garde Suisse, avec son habit d'apparat de style napoléonien, son bâton et sa hallebarde.

J'étais aussi frappé par toutes ces plaques nominatives fixées sur les bancs, places attribuées aux hommes du côté droit de la nef et aux femmes du côté gauche. Il y avait des plaques ovales émaillées, rectangulaires en cuivre ou laiton gravé et certaines avec des motifs ciselés. Ces emplacements étaient renouvelés chaque année et leur prix était laissé au choix de chacun.

Comme mes tantes et oncles étaient originaires de la campagne, ils passaient leurs congés chez des amis paysans du Kochersberg, leur prêter main forte au moment des moissons. C'est ainsi que nous logeons quelques jours chez nos hôtes à Stutzheim. Pendant que tout le monde est aux champs, je m'amuse avec des copains du voisinage avec lesquels j'ai rapidement fait connaissance. Je me rappelle que nous passions d'une ferme à l'autre à travers les hangars. Il y avait toujours des ouvertures ou passages dans ces murs de torchis dégradé. Je me souviens aussi du premier « flammekueche » que nous ne connaissions pas chez nous. Ces paysans avaient l'habitude de le faire eux-mêmes, étalé sur une grande tôle rectangulaire, cuit au four à pain dans la cour et ensuite découpé en morceaux. Il fut servi avec un verre de schnaps, mais je n'y avais pas droit.

Stutzheim est une station de la ligne du tram Strasbourg-Truchtersheim. Quelle belle image lorsque, la nuit, on suivait le tram au loin, passant souvent dans des chemins creux, en faisant des étincelles par les caténaires. J'aimais entendre le son harmonieux et particulier de ses avertisseurs sonores. C'est par ce tram que les betteraves à sucre produites dans cette région sont acheminées vers Strasbourg, puis par le train vers la sucrerie d'Erstein.

La vie communale : l'artisanat et les commerces

La vie communale témoigne d'une grande activité paysanne, mais aussi artisanale. Tous les métiers sont représentés : le cordonnier, le tailleur, le ferblantier, le jardinier, deux boulangers, le scieur de bois. Il y a un garagiste, un réparateur et vendeur de bicyclettes, deux charpentiers, deux menuisiers, plusieurs maçons et un bouilleur de cru ou distillateur de « schnaps ». Le forgeron et le charron sont associés dans le même atelier et se complètent. C'est un plaisir de les voir travailler quand nous sortons de l'école à 16 heures. Le ferrage d'un cheval ou le cerclage d'une roue de charrette sont un spectacle inoubliable. Une roue de charrette, avec ses jantes et moyeu, fabriquée dans du bois de frêne, est un petit chef-d'œuvre à elle seule.

Les épiceries sont au nombre de quatre, les auberges au nombre de cinq dont un patron est aussi coiffeur. Il arrive que certains hommes aillent chez lui le samedi soir, uniquement pour se faire tailler les moustaches et se faire raser. Je ne voudrais pas oublier la sage-femme qui est bien occupée et appréciée dans tout le canton.

Durant l'année, d'autres artisans itinérants passent au village, le rémouleur, le ramoneur, l'étameur qui rebouche les casseroles et bouillottes trouées. Des commerçants vendent soit les produits fabriqués par eux-mêmes, soit revendent des produits. Je me rappelle du sabotier, d'un chapelier, un fabriquant d'échelles ou encore de râteaux en bois. Un autre commerçant passait avec sa camionnette bondée d'ustensiles en ferraille, pour la cuisine, articles de bricolage, de jardin. Les vanniers vendent leurs produits en osier. Leurs paniers se

vendent très bien. Les paysans les utilisent pour la récolte des pommes de terre. Il y a le ramasseur de vieux chiffons, « d'Lumpejud », et surtout de peaux de lapins. Un autre collecteur de chiffons s'installa au milieu du village en étalant toutes sortes de statuets religieuses ou d'animaux en plâtre peint qu'il échangeait contre les chiffons. Suivant la grosseur du ballot de chiffons, on avait le choix de tel ou tel objet. Le « mélichmann » collecte journallement le lait avec sa charrette tirée par un cheval. Pendant la saison, il vend en même temps des myrtilles qui s'achètent non au poids, mais au litre.

Le boucher est le seul commerçant qui manque au village. C'est pour cela que le boucher de Westhouse, M. Dreyfuss, appelé « dr Jossel-Seppel », passe deux fois par semaine. Son étal est installé dans un local aménagé à cet effet. C'est un homme jovial, peu bavard et un peu fier. Son tablier est aussi blanc que sa chemise. Il propose de la viande et de la charcuterie de premier choix.

Il y avait le passage du montreur d'ours avec sa bête énorme.

Avant la guerre, on ne connaissait pas la « pollution », la population produisant peu de déchets. Chaque commune disposait d'une décharge, éloignée des habitations, dans un endroit discret, appelée communément « drackhuffe, drackloch ou schutthuffe ». Celle de Benfeld avait la forme d'un cratère situé au croisement de s routes de Herbsheim et Rossfeld, en face de la maison forestière. Les Benfeldois pouvaient se débarrasser de tous leurs objets superflus ou inutiles ; on y trouvait de tout, des pommes de terre germées, des boîtes de sardines et conserves vides, des bouteilles et verres cassés, de la porcelaine brisée, des seaux émaillés et bouillottes éventrées, des parapluies troués, des chaussures et habits usés, des jouets et poupées désarticulées, des cadres de bicyclettes rouillés, des pneus et roues voilées, des meubles vermoulus, des gravats de démolition. La fosse comblée a été recouverte de gravier et l'endroit fut nivelé.

Une nouvelle décharge à ciel ouvert trouva sa place dans l'angle formé par les routes de Rossfeld et de Hilsenheim. A son tour, celle-ci fut définitivement fermée dans les années 1960. Aujourd'hui la gestion des déchets ménagers et industriels est devenue un véritable enjeu et pose d'énormes problèmes sur un plan national et mondial.

Les abords des décharges étaient un lieu de prédilection pour les gens du voyage. Parmi ces communautés, composées de familles nombreuses, il faut faire une différence entre les vanniers et les tziganes. Les vanniers s'installaient avec leur campement pour quelques semaines. Ils maîtrisaient parfaitement le métier de vannier ou « Korbmacher », fabriquant toutes sortes de paniers en osier. Ils trouvaient la matière première sur place, fournie par le saule têtard. Leurs enfants ou épouses parcouraient le village pour vendre leurs produits, pour les paysans c'était le panier à pommes de terre ou « Ardepfelkorb » et pour la ménagère de belles corbeilles à anses faites avec les verges de saule pelées.

Les tziganes venaient avec leur roulotte tirée par un cheval. Ils récupéraient dans les décharges toutes sortes d'ustensiles en ferraille, du bois pour la cuisine ou le chauffage. Ils proposaient aux habitants la réparation des casseroles, bouillottes ou arrosoirs troués. Leurs enfants, vêtus de guenilles, sales, vendaient des babioles ou quémandaient « a àllmose », quelques pièces d'argent ou encore un morceau de pain. Les habitants avaient pitié et étaient généreux envers ces pauvres gosses.

Le rémouleur passait une ou deux fois l'an dans la commune. Courbé, les mains sur les bretelles de son atelier qu'il portait sur son dos. Il traversait les rues à pas lent et criait « Schareschliff ». Dans la campagne, c'était surtout les ciseaux des ménagères qu'il devait affûter, car les paysans avaient leur pierre à aiguiser. C'était une grosse meule baignée dans de l'eau, tournée à l'aide d'une manivelle. Il fallait être à deux pour ce travail. La serpette ou la faux « s'Sasel, d'Mai-saïs » coupaient autant qu'une lame de rasoir. Le particulier savait aiguiser les couteaux en les frottant sur le rebord d'une auge ou fontaine en grès des Vosges. Le rémouleur déposait son outil au sol et faisait tourner sa meule en appuyant sur la pédale. C'était pour nous jeunes un événement que de le voir à son ouvrage. Je me rappelle encore de ses outils rangés dans une boîte fixée sur son établi et surtout de cette enclume miniature. En alsacien, le nom de « Schareschliffer » a un sens péjoratif pour désigner un « vaurien, un usurpateur », mais je ne vois guère le rapport avec cet artisan très courtois et sympathique. Un proverbe alsacien dit qu' « il est temps de fêter un baptême » lorsque les couteaux ne coupent plus.

D'Sürebeck, la boulangerie Sur

Qui ne connaît pas la boulangerie SUR à Sand ? Pourtant peu de personnes connaissent l'histoire et l'origine de ce commerce qui a une grande tradition. Avant la guerre, il y avait deux boulangers à Sand. La boulangerie Achille GEORGER, située à côté du restaurant « La Charrue ». Parfois, il nous arrivait de chercher une miche chez ce dernier. Pour moi, c'était un plaisir de pouvoir admirer le grand tableau, au cadre doré accroché au-dessus du comptoir. Il représentait la belle et impressionnante façade de l'ancien moulin Albrecht de Sand.

La boulangerie d'Albert SUR est située dans la rue de l'Ecole, car tout simplement la bâtisse était la première école du village. Je suis bien placé pour raconter ce qui suit à propos de la famille SUR. Habitant moi-même dans cette rue, j'étais le camarade de Jean, l'aîné de la famille qui comptait six enfants, deux garçons et quatre filles. Notre jeunesse se passe principalement dans la rue, notre terrain de jeux où se déroulent des activités de toutes sortes : course à pied, saute-mouton, vélo et football que nous pratiquons avec des camarades de classe et également des filles du même âge.

Papa SUR est un grand sportif, il fait partie du Cercle catholique, « Les Bangela », de Sand. Il joue au clairon dans la clique, mais surtout, il est le moniteur des gymnastes. Jean et moi en faisons naturellement partie. Tous les jeudis nous nous retrouvons à la salle du cercle où Monsieur SUR, après sa sieste à 16 h, nous fait faire les mouvements synchronisés avec les bâtons, d'où le nom de « Bangela ». Gare à celui qui n'est pas en rythme. Il déclenche la colère du chef et a droit à une engueulade. Le fameux : « Soll ich der in de A...h tratte ? », (veux-tu mon coup de pied aux fesses ?) est une menace qu'il n'a jamais mise à exécution. Après cet exercice, nous passons aux agrès, la barre fixe, les barres parallèles et le cheval d'arçon.

Pendant l'occupation allemande en 1940, le Cercle catholique, comme toutes les écoles religieuses, sont dissoutes. Monsieur SUR devient alors entraîneur de l'ASS, le Club de football. Sportif dans l'âme, il a fini sa carrière comme arbitre de haut niveau.

Pendant qu'il était compagnon boulanger dans la région de Haguenau, il était gardien de but de l'équipe de football. Lorsqu'il était de bonne humeur, il évoquait cette époque. Il se targuait d'avoir la tête si dure qu'il a occasionné une fracture chez deux attaquants adverses en plongeant dans leurs pieds.

Un autre de ses passe-temps était son potager situé en face de la boulangerie et qu'il cultivait avec soin. Je me souviens qu'il a embelli ce jardin en engazonnant une partie. C'était le premier gazon qu'il fallait tondre avec ce nouvel outil encore archaïque à l'époque.

Le métier de boulanger était jadis un métier entièrement manuel. Puis commence la mécanisation, avec la conception de la machine à pétrir la pâte. La formation des miches et petits pains reste manuelle. Monsieur SUR dispose déjà d'un « diviseur de pâte pour les Su-laïvela » et d'une « machine à fouetter ». La pièce maîtresse est naturellement le four. Celui d'Albert est déjà moderne, par l'adjonction articulée du brûleur à fioul lourd. Pendant l'occupation, le fioul étant rare, il a fallu revenir au chauffage au bois de boulange. C'est ainsi que des stères de hêtre en bûches, sont livrées. Elles doivent être érigées, sous abri, pour sécher plus facilement. Parfois, les quartiers sont trop gros pour les enfourner. C'est encore du travail pour Albert qui doit fendre ces morceaux à grands coups de hache.

Le bois est installé directement dans le four où seront entreposés les pains. Après être consommé, il faut retirer les cendres encore brûlantes avec une raclette. La sole est nettoyée avec un grand chiffon mouillé fixé à une longue canne et, par des mouvements répétés de gauche à droite, les derniers grains de cendre sont chassés. Les pierres du four vont rester chaudes suffisamment longtemps pour plusieurs fournées. Quand la température baisse, le boulanger peut faire cuire des biscuits par exemple ou encore, faire sécher des fruits à conserver que lui apportent les habitants. L'inconvénient de cette dernière opération était que le jus contenu dans les fruits produisait un sirop gluant.

Avant la guerre le pain rond est vendu au poids. Pour atteindre le poids exact, on fait l'appoint avec un morceau de pain qui est ajouté sur la balance.

Les anecdotes cocasses de notre jeunesse ne quittent pas nos mémoires. Un jour, pendant un jeu, Jean rentre à la boulangerie pour nous couper une tranche de pain. Lorsqu'il ressort, ayant actionné précipitamment le coupe-pain, il y a laissé un bout de doigt, « aïe » !.

Papa SUR avait une réserve de cigarettes dans un placard. Il y a des « Gauloises vertes » et des cigarettes blondes du nom anglais de « High-life ». De temps en temps, Jean dérobe un paquet, puis nous nous cachons derrière une haie, à côté de l'église, et fumons cigarette sur cigarette, en aspirant et refoulant par la bouche la fumée, sans inhaler. Papa SUR a remarqué que son stock diminue. Un jour, il surprend Jean avec un paquet dans sa poche lorsqu'il descend l'escalier du 1^{er} étage. A partir de là, nos séances de fumerie ont stoppé net.

Lors d'une bagarre avec un garçon du « Norderdorf », ce dernier nous a poursuivi, Jean et moi. Nous courons vite, puis Jean se baisse, ramasse un « Rossbolla », une crotte de cheval et la jette derrière lui en visant la tête du poursuivant. Le jet a fait mouche et a mis fin à la course-poursuite, le temps que la victime « A... » crache et vide la bouche.

La sœur d'Albert SUR a passé sa vie professionnelle en Amérique, en qualité de gouvernante. A Noël, les enfants SUR sont gâtés par leur tante qui leur envoie des jouets. Je me rappelle de ce jeu appelé « Tinky-toys », made in USA, et qui n'existait pas encore en France. Ce jeu est composé de bâtonnets en bois de différentes longueurs et de « plugs » ou taquets laqués en rouge et percés d'une multitude de trous borgnes. Il suffit d'insérer ces baguettes dans les trous et, avec l'aide du mode d'emploi, construire un nombre illimité d'objets : voiture, tracteur, maison, église, tour, etc...

Pendant l'occupation, j'ai le droit d'aider Jean dans la « Bachstubb ». Les veilles de fête, il y a beaucoup d'activité, notamment la fabrication de toutes sortes de « Bredele ». Je me rappelle la fabrication des « Basler Lekerli », une sorte de pain d'épices, ou petits gâteaux de Noël découpés en rectangles. Compte tenu de la pénurie, les Allemands inventent des "Ersatz" (qui veut dire « remplacement »). A la place des œufs il y a du « Milai G », poudre d'œuf jaune, pour le sucre, de la « Zacharin », à la place des amandes, de l'arôme liquide en flacon, l'« Extrakt » ou concentré, etc. Pour le pain qui est rationné, il faut coller les tickets (rouge pour le pain) sur du papier journal. C'est un travail fastidieux, comme colle on utilise tout simplement un mélange d'eau et de farine. Ces justificatifs devaient être remis à l'administration allemande.

En ces temps, les magasins étaient fermés le jour du Seigneur, mais durant l'été, la boulangerie SUR était ouverte le dimanche pour vendre uniquement la glace faite maison. Elle était vendue en cornet simple ou double ou encore en vrac dans le récipient apporté par le client, c'était le dessert dominical.

Le four, par ses transformations et surtout son âge est devenu obsolète. Il a fallu le remplacer et ceci dans un temps minimum. Tout le voisinage est mobilisé pour le démontage. Les jeunes font la chaîne pour évacuer les briques encore chaudes, les gants de protection n'existent pas encore. Puis M. RUHL, un grand bonhomme, remonte le nouveau four avec toutes les dernières nouveautés, cornière chromée, support de tablette escamotable pour les planches à pain, porte du four en guillotine, regard de visite à bascule, buse pour injection de la vapeur, cela pour rendre le pain ou brioches dorés et brillants. En hauteur se trouvent des manettes pour régler le tirage. Un corps de chauffage au charbon est encastré à la base du nouveau four. Il faut alors placer une pièce en forme d'équerre sur la remontée de chaleur. Cette pièce en fonte appelée le « geulard » peut être orientée dans différents angles du four pour mieux répartir la chaleur. Le ballon du chauffe-eau est incorporé dans la maçonnerie et fournit continuellement l'eau chaude. La façade frontale est carrelée en blanc et le constructeur y appose, en hauteur, sa plaque émaillée de fabricant. Avant la mise en route, nous, les jeunes, sommes entrés à plat ventre dans le four profond de trois mètres. Ainsi nous avons pu admirer la sole et la voute légèrement bombée avec ses briques réfractaires spéciales, appelées « pierre de chamotte ». A ce moment-là, un plaisantin a voulu nous faire peur et a fermé la porte un court moment. Il ne fallait pas être claustrophobe...

C'est avec beaucoup d'émotion que je termine mon récit, car Jean était pour moi presque un compagnon de vie, ami d'enfance, camarade d'école de la « Hauptschule », conscrit de la classe, puis équipier du football, fêtard avec la classe 1930 du canton. Jean avait plusieurs cordes à son arc : excellent acteur de théâtre avec les « Bangela », musicien, il jouait de l'accordéon, et même poète à ses heures. Je reproduis ci-après la carte d'invitation qu'il a rédigée à l'occasion des noces d'or qu'il a eu la joie de fêter avec Marthe son épouse, le 14 août 2005. Je la salue très cordialement, tout comme les membres de la famille SUR.

Wie schnell vergeht doch au die Zit
Da unseri goldig Hochzit isch nem wil
A halb Jahrhundert, sen 's jetzt schon har.
As mer zwei sen g 'stande vozm Altar

50 Jahr sen mer no gange Hand in Hand
Han Freud un Leid geteilt melanand
mer sen marschiert durch deck und denn
Da au bi uns, isch 's net immer rosig g 'senn,

Mer blicke hit z 'ruck, uff alli vergangene Jahr
Un a jedes sagt fer sich, as isch fascht net woch
Doch am a schene Day isch 's no au bi uns so wil
Wo 's steht fer immer still, «s 'Radel vo der Zit».

J. S.

Les fêtes religieuses

Parmi les distractions dans la commune, il y avait toutes sortes de manifestations, de réjouissances publiques. Les fêtes religieuses et familiales en font partie comme Pâques, la Pentecôte, Noël avec sa messe de minuit. Le dimanche « blanc », dimanche après Pâques ou « Quasimodo », est la fête des « grandes communions ». Les mariages, avec leurs repas pantagruéliques copieusement arrosés, duraient deux jours.

La plus belle fête religieuse est le « Liaver Hergottdài », la fête Dieu. Tôt le matin, tous les villageois s'affairent à échafauder les quatre autels répartis dans chaque quartier. On rivalise pour avoir le plus beau par sa richesse et variété de fleurs. Puis c'est la grand-messe, suivie de la procession. Le curé avec son ostensor marché sous le dais appelé « dér Hémmel », porté par quatre notables en redingote et gants blancs. Suivent les associations avec leur musique et fanfares dans les rues couvertes de verdure et décorées de motifs avec des pétales de fleurs multicolores. Nous, les garçons, portons des fanions et les petites filles, tout en blanc, portent, accrochée à leur cou par un ruban, une corbeille garnie de mousse et d'un petit agneau en peluche. Les servants de messe jettent pendant tout le parcours des pétales de roses qu'ils portent dans des boîtes fixées à la ceinture, spécialement conçues à cet effet.

La statue dorée de la Sainte-Vierge est portée par quatre filles, une cinquième suit avec un tréteau pliable, le reposoir, sur lequel la statue est posée pendant l'arrêt de la procession. La statue de Saint-Antoine est portée par des garçons.

Il m'a paru important de préciser l'emplacement de ces quatre autels. Les deux premiers étaient placés à l'entrée des cours de ferme, entre les battants du porche qui étaient ouverts. Le premier autel se trouvait chez la famille Weller et le deuxième chez la famille Beyhurst, le troisième autel dans une chapelle construite sur la

propriété de la famille Walter. Cette chapelle servit uniquement pour cette grande fête. Le quatrième autel était érigé sur la route de Matzenheim et barrait tout passage, sauf aux piétons. Il était érigé sous les grands tilleuls qui formaient un cadre magnifique et verdoyant. Ces tilleuls poussaient dans la cour des propriétés Neeff et Barthelmé.

La fête de tous les Saints, le premier novembre, était une fête familiale. Oncles, tantes, cousins et cousines étaient tous là. Après les vêpres et le passage au cimetière, ce fut le goûter avec café et kougelhopf, suivi d'une bonne bouteille de Riesling, puis d'un kirsch ou d'une quetsche. Le soir tout ce beau monde rentrait chez lui par les bus Citroën.

Cela mérite des explications. Les bus des Transports Citroën desservaient les villages qui n'avaient pas de gare de chemin de fer. Les jours de semaine, ce moyen de transport servait surtout aux commerçants qui vendaient leurs produits, œufs, volailles vivantes, fruits, légumes, aux marchés de Strasbourg. Je vois encore le chauffeur, coiffé d'une haute casquette et portant un long manteau brun, escalader l'échelle à l'arrière du bus pour ranger les corbeilles sur la galerie.

Le sacristain

En évoquant notre sacristain, je vois défiler un nombre infini d'images. Dans le dictionnaire, la définition du sacristain est brève : employé chargé de l'entretien et du soin des objets du culte. Pour notre sacristain, d'r Schäffer Marcel, petit bonhomme discret, cette mission était un sacerdoce. L'église était sa deuxième maison, alors que la sienne est située à l'autre bout du village. Tôt le matin, il passe devant chez nous pour rejoindre son « atelier », la sacristie. Il s'agit d'une pièce accolée au chœur, meublée d'armoires, de placards, d'une commode avec ses tiroirs dans lesquels chaque objet a sa place. Une demi-heure avant la messe, il sonne puis prépare les objets du culte, les habits des servants de messe. Il étale l'aube du prêtre sur la commode, allume les bougies, remplit les burettes. Le dimanche il prépare l'aspersoir, l'encensoir, le calice rempli d'hosties et les corbeilles pour l'obole. Lors des grandes fêtes, il place l'escabeau devant l'hôtel pour que le curé puisse exposer l'ostensoir, « d'Montranz », sur son socle, au dessus du tabernacle, après avoir recouvert les épaules du curé de la chape appelée le « Rauschmantel ».

Le siège du sacristain est idéalement placé à gauche de la sacristie avec vue sur l'autel et la nef, à sa droite se trouve le tableau électrique pour régler les lumières et enclencher les sonneries des cloches.

Les autels latéraux accueillent en hiver le « Krepala », à Pâques le tombeau du Christ ou St-Sépulcre et, durant le mois de mai, la Sainte-Vierge décorée de fleurs blanches naturelles. Les religieuses, la gouvernante du curé et beaucoup de mains de bénévoles, surtout féminines, réalisent les décors.

En hiver, le sacristain est responsable du chauffage de l'église. La chaufferie est alimentée par de l'anthracite et marche en feu continu durant toute la période froide. Une autre obligation journalière consiste à accéder au clocher pour remonter les trois contrepoids de l'horloge qui sonne les heures et quarts-d'heure. Le soir, le sacristain assure la fermeture et verrouille les portes de l'église. Je pense que le plus beau jour pour lui et sa famille était celui où son fils « Marcel » fut ordonné prêtre. Un autre fils était instituteur.

Un fils de la famille Schneider est également entré dans les ordres pour devenir prêtre. En outre, Sand fut une pépinière de religieuses, plusieurs jeunes filles de la commune étant entrées dans les ordres.

La vie associative

Les principales associations de la commune sont la musique « Harmonie », le Cercle catholique appelé les « Bangele », l'Association sportive de football et les pompiers. Chacune de ces sociétés organise sa fête d'été appelée communément le « Gärtefescht » (fête du jardin) pour les uns ou le tournoi pour les autres. Le nom « Gärtefescht » mérite une explication. Dans les villages, il n'y avait guère de « place du village », tout au plus, des rues élargies devant la mairie, devant l'église ou l'école communale. Pour cette raison, les fêtes se passaient dans des jardins, ou plutôt dans des vergers. Je me rappelle une fête de pompiers dans le verger de la famille Bootz, une autre dans la cour du charpentier qui avait même dressé une piste de danse. Les fêtes du Cercle se passaient toujours dans la grande cour de la ferme Barthelmé.

Toutes ces fêtes villageoises sont précédées par le cortège formé de toutes les sections locales, mais aussi des associations extérieures invitées. Le village était embelli et décoré de guirlandes et fleurs de papier, ou d'un

arc de triomphe fabriqué en buis par les villageois. Chaque maison a déroulé son drapeau tricolore. Presque chaque habitant est membre actif d'une association, sinon de deux, voire de trois sections différentes.

« Die Dorf politik », les intrigues villageoises

Je me garderai ici de parler des différentes intrigues qui fleurissaient et alimentaient la vie du village, il s'agissait souvent de commérages très corsés. Le sommet de ces différentes chamailleries était atteint au moment des élections municipales. Il m'est resté en mémoire le fait qu'on parlait de deux camps, les rouges et les noirs, alors que les électeurs étaient toujours d'accord pour l'élection du premier magistrat. J'ai connu le même maire durant ma jeunesse, son mandat ayant été renouvelé.

Un événement marquant de l'été, c'est le passage du Tour de France qui a traversé tous les ans notre département, reliant Strasbourg et Colmar par la RN 83. Ce jour-là, tous les habitants étaient groupés sous les majestueux tilleuls bordant la route nationale entre Sand et Matzenheim. Ce jour-là, les paysans s'affairaient dans les champs jouxtant la route nationale. Dès le matin, des camions et voitures publicitaires nous arrosaient de toutes sortes de babioles et de calots en papier. Je me rappelle de ces petits paquets de chicorée de marque « Williot », un nouveau concurrent de la marque « Chicorée Arlatte », qui étaient lancés aux spectateurs.

Les journaux sportifs distribués étaient de couleur jaune, comme le maillot du leader. Enfin, arrive la horde des coureurs. Ils passent tellement vite qu'on peut à peine apercevoir les vedettes, comme Bartali, Pélissier, Lapebie, Leduc, Speicher, etc... Avant la guerre, il n'y avait que des équipes nationales Belge, Hollandaise, Luxembourgeoise, Italienne, Espagnole, Suisse et Française ainsi que des équipes régionales françaises.

Le Cercle Catholique et les « Bangele »

Je me dois ici de parler de la maison du Cercle Catholique que je connaissais parfaitement puisque j'ai fait partie de la section de gymnastique. Je pense qu'il existe peu de récits ou d'archives de ce temps-là. Lorsque fut créé le Cercle Catholique Saint-Martin, en 1925, la première action de cette association fut la construction de sa maison, le « Vereinshüss ».

La famille Mathieu Beyhurst a fait don à l'association d'une partie de son verger idéalement situé en face de l'église et du presbytère. Pour économiser les fonds, les membres du cercle ont creusé le sol au lieu-dit « Hirtengarten », dans le Ried, pour fournir le gravier et le sable destiné aux fondations et à la maçonnerie. Les décors superbes de la scène du théâtre furent réalisés par le menuisier M. Joseph Schieber qui savait manier le pinceau aussi bien que le rabot. Les matériaux utilisés pour ces décors étaient la toile de jute tendue, le contreplaqué et la peinture à l'huile. Durant un temps, M. Schieber a eu à faire à un concurrent sérieux en la matière, un certain M. Gutbier qui était en villégiature dans la commune. Ce dernier logeait chez le châtelain M. Kroll, lui-même un grand mécène du Cercle. Cette situation causa une certaine zizanie parmi les membres dirigeants de l'association.

A propos de M. Kroll, je ne peux m'empêcher de relater la péripétie qui suit. Lors d'une crue de printemps, la cave du château a été inondée. Pour évacuer l'eau, on eut l'idée d'utiliser la pompe à purin d'un agriculteur du village. Ce fut toute une histoire pour l'installer. Pour immerger la pompe, il a fallu marteler un trou dans la dalle, devant la porte d'entrée. Mon père a fait le nécessaire pour l'alimentation électrique depuis l'usine d'à côté. Lorsque le paysan amène sa pompe, la flasque ne passe pas par l'orifice qui ne peut être agrandi à cause des traverses d'acier qui charpentent le béton. L'opération a échoué, mais M. KROLL n'a pas manqué de déboucher quelques bonnes bouteilles pour remercier les personnes qui se sont dévouées.

En hiver ont lieu les soirées théâtrales. Elles sont beaucoup suivies et appréciées des villageois et des fidèles spectateurs des environs. Ceux-ci ont pu apprécier les « effets spéciaux » réalisés par les artisans et ouvriers, membres du Cercle.

Par exemple, lors d'une scène où les romains ont voulu faire un sacrifice sur un bûcher en bois, ce dernier a disparu instantanément, frappé par la foudre suivie du grondement du tonnerre. Une autre scène qui a laissé les spectateurs pantois, fut l'apparition soudaine, à travers le sol, d'un diable avec une cape rouge, des cornes et une longue queue. Cela a nécessité une machinerie assez conséquente et complexe sous la scène.

Avant Noël, un grand sapin a été installé dans la salle du cercle. Il est décoré et notamment garni de lots de tombola. A la fin de la soirée théâtrale, ce sapin est découpé branche après branche, les gagnants pouvaient emporter ces dernières avec leur lot et les articles de décoration. Il reste alors le tronc squelettique, dégageant toujours son odeur caractéristique, rappelant les fêtes. Une année, la salle a été décorée d'une façon très originale. Des milliers de boulettes d'ouate ont été accrochées à un filet tendu au plafond, symbolisant la neige qui tombe. L'effet recherché a été atteint.

Une autre anecdote s'est produite avant la guerre. Un berger a été autorisé à faire paître ses moutons dans le verger du « Vereinshüss ». Après avoir verrouillé l'enclos, le berger, avec son chien, a passé une nuit tranquille à l'auberge. Quelle ne fut sa stupeur le lendemain, en découvrant qu'il n'y avait plus aucune bête dans l'enclos. Le bélier avait enfoncé, à coups de tête, la porte de la salle et tout le troupeau a passé la nuit à l'intérieur. Ce qui prouve que les animaux sont malins... En tous les cas, il a fallu nettoyer la salle le lendemain.

L'appariteur

Les nouvelles étaient diffusées par les journaux tels les quotidiens « Der Elsässer » (l'Alsacien) ou encore le « Volksfreund » (l'Ami du Peuple), journal catholique. Les informations communales sont communiquées par l'appariteur qui passe dans le village avec sa cloche et sonne à chaque coin de rue en s'exclamant en alsacien « Es wird bekannt gemacht ! ». Entre autres, il informe également les villageois que chez tel ou tel paysan il a fallu abattre une vache « Not-Schlachtung », et l'heure à laquelle elle sera équarrie et vendue.

L'appariteur est responsable de la propreté des routes et rigoles devant les bâtiments communaux, ce qui l'occupe toute la journée du samedi. Il est aussi chargé de creuser les tombes.

Pour la propreté du village, le conseil municipal sélectionnait un habitant du village et lui accordait, par un contrat d'un an, le droit de ramasser les excréments des chevaux et bovins. La population était priée de ne pas ramasser ces déjections et de laisser la priorité à celui qui en était chargé. C'était en général une personne nécessiteuse (veuve) qui, avec sa charrette, « d'Faldkütsch », pelle et balayette, ramassait le fumier. Puis elle le revendait par charretée à un amateur pour quelques francs. C'était une manière de gagner un peu d'argent de poche.

Les prémices de la guerre

Avant la guerre, mon père décide d'acquérir un poste récepteur. Maman étant contre ce projet, vu son prix à l'époque, mon père a acheté une radio d'occasion. Cette année-là, a lieu l'élection d'un nouveau pape. Je me rappelle, à ce propos, qu'il est question de fumée blanche et de fumée noire. Monseigneur Pacelli est élu pape Pie XII.

En 1939, j'ai 9 ans. Mes parents ne s'occupent pas de politique. Toutefois, nous écoutons forcément, avec papa, les grands discours que braille Hitler et qui finissent par un triple « Sieg Heil ». On se doute que cette montée du « Nationalsozialismus » ne prédit rien de bon. Hélas, notre crainte se vérifiera très vite.

Je laisse l'histoire aux historiens, pour revenir à mon vécu, au quotidien. Toutefois, il est nécessaire de relater brièvement les événements et de faire le lien avec eux et leur origine.

3ème PARTIE : LA 2^{ème} GUERRE MONDIALE

La ligne Maginot

La France et ses dirigeants, craignant une nouvelle guerre avec notre ennemi l'Allemagne, ordonnent en 1927, l'édification d'une ligne de défense sur la frontière allemande, depuis la Suisse jusqu'à la Belgique. Le ministre de la guerre d'alors, M. MAGINOT, donne son nom à cette ligne de fortifications. Elle prend la forme de casemates et de blockhaus sur terre et de gigantesques ouvrages sous terre. Terminée en 1936, elle était présumée infranchissable.

Hitler

Un homme, Adolphe Hitler, est seul responsable de la 2^e guerre mondiale. D'origine autrichienne, de condition modeste, il s'engage en 1914 dans l'armée bavaroise. Après la 1^{ère} guerre, il commence sa carrière politique dans le parti ouvrier et devient rapidement fondateur et chef de la NSDAP « National-Sozialistische Deutsche Arbeiter-Partei », premier parti de l'Allemagne en 1932. Homme de peu de culture, il ambitionne de devenir un personnage de premier plan. Emprisonné par le gouvernement de l'époque, il rédige le livre « Mein Kampf » (Mon combat) qui révèle son idéologie, son programme et dans lequel il écrit : « je veux devenir un très grand ! ». Quand il sort de prison, il renforce son parti en créant la S.A. (section d'assaut), sélectionnant des hommes de main, d'origine douteuse. Par des ruses et des intrigues, avec ses acolytes, il prend le pouvoir en 1933, crée le troisième Reich, das « Dritte Reich ». Se nommant le « Reichskanzler », il met en place la police secrète, la « Gestapo », « Geheime Staatspolizei ». Cette police redoutée et redoutable a pour principale mission les arrestations, tortures et mises à mort des opposants au pouvoir. Le « Führer » (le dirigeant) dirige maintenant le pays en dictateur. Anticlérical, il crée plusieurs organismes d'encadrement dont la « Hitlerjugend » ou jeunesse hitlérienne, qu'il endoctrine avec sa thèse, le Nazisme.

En 1936, il signe une alliance, « l'Axe », avec le Japon, certains pays des Balkans et l'Italie. L'Italie est dirigée par Mussolini, appelé le « Duce », chef du parti fasciste italien. Pour ne pas être en reste, le Duce envahit l'Ethiopie en 1936. Plus tard, en 1941, il engage la guerre avec la Grèce où Hitler devra le sauver de la défaite. Je me souviens de ce dictateur qui, avec ses gesticulations, secouant les bras comme un polichinelle et hochant la tête, me faisait penser à un pantin.

Relance de l'industrie lourde allemande

L'Allemagne, appauvrie par sa défaite après le 1^{er} conflit mondial, commence à renaître avec ce nouveau gouvernement qui donne du travail et du pain au peuple. Hitler ordonne la construction des premières autoroutes allemandes. Il relance surtout l'industrie lourde et l'armement (Rüstung). Il constitue ainsi une formidable machine de guerre. Les trois armées sont équipées, la « Wehrmacht » ou armée de terre, la « Luftwaffe » ou armée de l'air et la « Kriegsmarine », marine de guerre. Il étend sa suprématie en annexant, à partir de 1938, les pays limitrophes germanophones, l'Autriche, la Tchécoslovaquie.

Le 1er septembre 1939, il entre en Pologne qui est battue en quelques jours. Après ce succès militaire qu'il a appelé « Blitzkrieg » (guerre éclair), l'enthousiasme et la frénésie du peuple allemand lui sont acquis, avec comme corollaire la déclaration de la guerre.

La déclaration de la guerre est prononcée

Hitler, anticapitaliste, anticommuniste et surtout antisémite, commence alors à harceler les juifs allemands. Selon ses propres termes, il considère les juifs comme des parasites (Parasiten). Ses bandes nazies saccagent leurs magasins, obligeant les familles à quitter peu à peu leur pays. Ceux qui restent vont connaître un triste et terrible sort. Les Israélites appelleront cette tragédie la « Choa ».

Hitler transgresse le pacte de non-agression signé avec la France, l'Angleterre et la Russie et passe à l'offensive le 10 mai 1940. Par la surprise et grâce à sa supériorité en matériel et en hommes, il traverse les

lignes franco-britanniques en Belgique et en Hollande et contourne ainsi la ligne Maginot, quasi imprenable. Bousculant tout sur son passage, il entre à Paris le 14 juin. La France capitule et signe l'armistice le 22 juin à la Rotonde, en forêt de Compiègne.

Après l'occupation de la Roumanie par la Wehrmacht, en octobre 1940, il lance l'offensive contre la Russie le 22 juin 1941. Le 16 novembre, il est stoppé devant la ville de Moscou. En décembre 1941, Hitler prend personnellement le commandement de ses armées. En novembre 1942, les dernières zones restées libres en France, vont maintenant être occupées par les Allemands.

Après cet épisode que la France a nommé « drôle de guerre », la Wehrmacht occupe partiellement le pays. Le littoral ouest, zone stratégique, est fortifié avec le mur de l'Atlantique, « der Atlantikwall ».

Le début de la guerre ressenti au village, l'incorporation dans l'armée française

La guerre éclatée, voilà que commence l'incorporation dans l'armée française. Les jeunes gens effectuant le service militaire, dénommés les « actifs », sont les premiers incorporés. Suivent alors les réservistes, c'est-à-dire tout homme valide, selon le numéro figurant sur le livret militaire. Ces numéros sont placardés sur une grande affiche sur la façade de la mairie. Avec anxiété, les hommes consultent ces affiches. Ceux qui sont concernés doivent se rendre sous 48 heures à la caserne figurant sur leur livret. Ces affichages se poursuivent de semaine en semaine, le nombre d'incorporés ne cesse d'augmenter.

Les premiers signes de la guerre

Le survol d'avions ennemis au-dessus de Sand sont pour nous les premiers signes visibles de cette guerre. Cibles de la défense anti-aérienne, ou DCA, les avions sont rarement atteints car ils volent à très haute altitude. L'explosion des obus forme de jolis petits nuages ronds dans le ciel. Parfois nous trouvons un éclat d'obus dans la rue.

Une sirène a été installée dans le corps de garde, « D'Waacht » (l'actuelle mairie). Elle fonctionnait à l'aide d'une manivelle. Son hurlement effrayait tout le village.

L'arrivée des troupes françaises

Les premiers militaires prennent quartier à Benfeld et Sand. C'est un corps d'élite, le 13^{ème} Dragon. Puis, ils sont remplacés par le 34^{ème} Régiment d'Infanterie. Ils creusent des tranchées en zig-zag dans les vergers, construisent des abris et blockhaus dans la forêt riedienne. Une batterie de 75 mm est installée dans la forêt de Sand, au lieudit « Pfifferwaldele », une autre, de 150 mm, à Matzenheim-Heussern, au lieudit « Gumberloch ». A Westhouse, près du Holzbad, sont postées quatre batteries de canon antiaérien « DCA ». Une autre batterie DCA stationne au nord de Matzenheim.

La plupart des militaires logent chez les particuliers. Les fermes, dans lesquelles il n'y a plus d'activité agricole, sont occupées par l'intendance. La salle du Cercle catholique a été occupée par les hommes de troupes qui dormaient sur la paille. Les troupes sont régulièrement remplacées et mises au repos. Ce roulement dure quelques mois.

Je me rappelle de cette compagnie, qui utilisait un grand ballon d'observation, appelé la « saucisse ». Ce ballon, retenu par un câble, est équipé d'une nacelle dans laquelle un militaire prend place pour guetter l'ennemi outre Rhin. En cas de danger, le ballon est ramené au sol puis est camouflé dans une niche qui a été débroussaillée dans la forêt. Parmi ces militaires se trouve un habitant du village, Eugène GEORGER. Les Allemands, qui ont eu vent de ce dispositif, ont envoyé quelques obus qui sont tombés non loin dans les prés, en face de la « Ganzweid ».

Pour passer le temps, certains soldats ont fabriqué de petits moulins à eau, au bord de la rivière. Les habitants de Sand, durant leur promenade dominicale, admirent ces ouvrages miniature qui tournent dans le cours d'eau.

L'évacuation

Le 2 septembre 1939, le gouvernement ordonne l'évacuation sans délai des communes situées entre le Rhin et le canal du Rhône au Rhin. Les habitants sont évacués et répartis dans des départements alors dits de « l'intérieur », en Dordogne, Haute-Vienne, Indre et Gers. Enfin, c'est au tour des Sandois de partir. Je vois encore mon père qui, pour emporter des victuailles, fixe une cage à poules à l'arrière d'une charrette du paysan Georges Trutt. Le 12 juin 1940, tous les militaires se retirent du front et traversent les Vosges. Les derniers éléments font sauter tous les ponts du canal du Rhône au Rhin et de l'Ill. Finalement, notre évacuation n'a plus lieu d'être. Nous comprenons que la bataille est perdue.

L'invasion militaire

Les premiers Allemands arrivent non pas avec des chars, mais à bicyclette et en charrette tirée par un cheval. L'uniforme gris (Feldgrau) des soldats de la « Wehrmacht » nous surprend par sa différence avec l'uniforme français. Ils portent des bottes noires, un ceinturon en cuir, sur la boucle duquel on peut lire : « Gott mit uns » (dieu avec nous).

Ce sont maintenant des soldats allemands que nous devons héberger. Ils ont vu que notre grange est inoccupée et l'ont aménagée en écurie. Un soldat, qui n'était plus très jeune, sans doute paysan de son état, s'occupait des chevaux. A midi, il a reçu un pain noir en forme de brique, le "Pumpernickel". Il m'a donné quelques Reichsmarks et m'a demandé de lui acheter du fromage ou de la saucisse, selon ce qui était disponible dans nos épiceries. Il disposait d'avoine pour nourrir les bêtes, mais il se servait de notre foin prévu pour nos lapins.

Les jours qui suivent la fin des hostilités, les prisonniers français quittent Colmar, lieu de rassemblement, pour rejoindre Strasbourg à pied, et cela durant plusieurs jours. Durant des heures, ils traversent notre village. La colonne est sévèrement encadrée par des soldats allemands également à pied, La population distribue des boissons et de la nourriture. Je me souviens que les prisonniers, en tête de colonne, demandaient aux villageois d'en garder pour "l'arrière". Parfois, ils se débarrassent de leur superflu. Nous nous empressons de le ramasser. J'ai récupéré ainsi un porte-cartes d'état-major en cuir.

Je me souviens parfaitement d'une scène dramatique dont j'étais témoin lorsque l'appariteur s'est présenté chez notre voisine, Madame Schroetter, pour annoncer la mort de son fils Materne. C'est le seul soldat français du village tombé durant la période 1939/1940.

Les soldats Alsaciens et Mosellans sont démobilisés et renvoyés dans leurs foyers, ceux des autres régions françaises et d'autres nations sont envoyés dans les camps de prisonniers en Allemagne. Expatriés, ils ont beaucoup souffert de l'isolement, de malnutrition, de conditions pénibles de travail dans l'industrie ou dans les mines, étant de surcroît exposés aux bombardements alliés.

Les mieux lotis sont ceux qui travaillent chez l'artisan ou à la ferme où ils remplacent les hommes partis au front. Très peu ont fui, ne sachant pas où se rendre. La guerre s'est étendue, la France est occupée, la frontière avec la Suisse est hermétique. Dans notre commune de Sand, se trouvent des prisonniers polonais, identifiables aux grandes lettres « KG » pour « Kriegsgefangener » (prisonnier de guerre) inscrites au dos de leur veste. Ils travaillent chez les paysans, mangent avec eux à une table séparée et regagnent, le soir, un dortoir commun surveillé.

Les Israélites, conscients du sort qui leur est réservé, ont quitté rapidement leur domicile pour se réfugier en France inoccupée ou à l'étranger. Les Allemands ont de suite confisqué leurs biens, mis la main sur les pièces de valeur et dispersé leurs meubles par ventes aux enchères. Leurs logements sont occupés par les fonctionnaires, gendarmes et personnels enseignants venus d'outre-Rhin. Les enseignants alsaciens doivent suivre un stage rapide en pays de Bade durant trois mois, appelé « Umschulung » (rééducation), ce qui est révélateur. Les élèves des beaux arts, ainsi que tous ceux étudiant des disciplines artistiques, sont obligés d'abandonner leur conception créative et d'adopter le style, le schéma germanique, sinon la répression est immédiate.

L'annexion et l'occupation allemande, un grand chamboulement

Puis l'Alsace, notre belle province, et la Moselle sont une fois de plus annexées à l'Allemagne qui s'appelle « Das Gros-Deutsche Reich », le grand empire allemand d'Adolf Hitler. Le régime allemand ou plutôt « Nazi » va rapidement s'imposer. Peu à peu se met en place le gouvernement Allemand avec tous les changements que cela comporte. Pour annexer un pays, jusque-là ennemi et réfractaire, il faut une certaine autorité, à défaut la répression est employée. Les Allemands savent comment procéder, grâce à leur formidable propagande et leurs sections spéciales, le changement politique s'instaure. Ils trouvent des adeptes souvent par intimidation, procédés insidieux et aussi par obligation pour les fonctionnaires. Il faut dire qu'un faible pourcentage d'Alsaciens-Lorrains ont cru trouver leur bonheur dans l'idéologie nazie et se sont ralliés volontairement. Ces derniers se révéleront par la suite être les plus dangereux car très zélés et fanatiques. Une autre catégorie de sympathisants est celle qui a un grief contre la République française et bascule alors dans l'adversité.

Les bâtiments administratifs, militaires, bureaux politiques, arborent le drapeau nazi, c'est-à-dire la croix gammée.

La germanisation

Puis tout ce qui rappelle la France est banni. Les noms des villes et villages, des rues, les enseignes, noms et prénoms des personnes sont germanisés, jusqu'aux noms inscrits sur les monuments aux morts. Sont également interdits, les noms ou expressions francophones comme "bonjour, au revoir, adieu, merci, pardon".

Dans le Bas-Rhin, un seul journal est toléré, le « Strassburger neueste Nachrichten » (Dernière nouvelles de Strasbourg), organe de la NSDAP (National-Zosialistische-Deutsche-Arbeiter-Partei), l'abonnement est même obligatoire. Les murs sont placardés d'affiches de propagande. Il y a, entre autres, celles qui portent l'inscription « Hinaus mit dem Welschen Plunder » (dehors, tous ce qui rappelle la France) avec cette image d'un grand balai qui jette à la poubelle drapeaux, insignes tricolores, bérets basques et livres de Hansi. Je me rappelle du jour où tous les livres français en notre possession ont dû être rendus pour être brûlés sur la place publique pour en faire un feu de « joie et de victoire ».

Les Allemands n'ont pas de difficulté à nous convertir et à se faire comprendre, ils ont été compris de suite.

Le maire est remplacé par le « Ortsgruppenleiter ». Dans les communes rurales, il est assisté d'un « Bauernführer ». Tous deux sont nommés d'office. L'Alsace et la Moselle souffrent de la situation politique.

L'incorporation des Alsaciens-Mosellans dans l'armée allemande

Hitler, dans une de ses parodies, s'exclame : « Le jour où j'aurai besoin des Alsaciens-Lorrains, il y a longtemps que j'aurai perdu la guerre », « ... habe ich schon längst den Krieg verloren ». Mais à partir d'août 1942, le vent tourne, la situation se renverse....

A partir de l'année 1942, le premier contingent de jeunes alsaciens et lorrains devait partir à la RAD « Reichsarbeitsdienst ». Il s'agissait d'une formation prémilitaire camouflée dont, sur l'insigne, seul la bêche remplaçait le fusil. Cette bêche servait aussi pour les exercices.

Par une ordonnance du 25 août 1942, le Gauleiter Robert Wagner, avec l'autorisation du Führer, décide que les Alsaciens, les Mosellans ainsi que les Luxembourgeois et Belges germanophones doivent se soumettre au service obligatoire.

L'ordonnance stipule l'incorporation de 21 classes, soit la population masculine entre 17 et 38 ans.

Les premiers contingents de jeunes gens doivent partir au « R.A.D. ». Ils ont commencé à assurer des travaux de chantier, participant à la construction rapide d'usines d'armement. Celles-ci se trouvent notamment dans les pays limitrophes, à l'Est de l'Allemagne, car situés hors de portée des avions bombardiers alliés. A la fin de

leur service d'une durée de 3 à 6 mois, ils savaient manier le fusil. Par la suite, ils ont été incorporés à la Wehrmacht et envoyés au front de Russie ou vers d'autres pays occupés.

Suivant leur aptitude ou selon leur profession, ils sont intégrés dans un des trois corps d'armée, c'est-à-dire la « Wehrmacht », armée de terre, la « Luftwaffe », aviation ou encore la « Kriegsmarine », marine de guerre.

Certains, après une instruction rapide et sévère, se sont spécialisés. Par exemple, un coiffeur est devenu conducteur de char, un employé de bureau est devenu téléphoniste « Fernmelder », ou transmetteur radio « Funker », ayant appris le morse en un temps record. Mon oncle est affecté comme matelot dans la marine. Boucher de métier, il devint cuisinier sur un sous-marin.

Un jeune homme de Sand, Arsène, était enrôlé dans l'aviation. Lors d'une permission, il nous a raconté qu'avec ses coéquipiers, ils devaient astiquer l'avion de leur supérieur. Il était persuadé que, grâce à cela, l'avion de chasse, un « Messerschmitt », volait plus vite que les autres !

A partir du 21 septembre 1942, la frontière vosgienne est très surveillée et longée par une zone interdite de 3 km de large. A l'aide de passeurs, certains ont pu la franchir. Ceux qui sont pris sont considérés comme déserteurs. Ils risquent les camps de concentration. Leur famille risque également des représailles, c'est pourquoi la plupart des hommes ont renoncé à prendre la fuite.

L'incorporation dans l'armée Allemande est une période d'angoisses pour les proches, quand un fils ou un père a été envoyé au front. Ils vivent dans la crainte de l'annonce de la terrible nouvelle : la disparition (Vermisst) ou le décès (Gefallen) de leur parent. Le temps est maintenant arrivé où, chaque semaine et à un rythme grandissant, ces pénibles nouvelles parviennent aux familles bouleversées.

Les associations ou organisations hitlériennes

Chaque individu doit faire partie d'un mouvement ou d'une association qui sont créées pour chaque tranche d'âge. Cela commence par un groupe dédié aux jeunes, appelés « Pimpfe » (aspirants à la Hitlerjugend), puis la « Hitlerjugend », jeunesse Hitlérienne, enfin le « Reichsarbeitsdienst », service pour l'empire dont les membres doivent fournir un travail obligatoire avec une éducation quasi pré-militaire qui mène à l'incorporation.

On cherche vainement à trouver des adeptes alsaciens pour les S.A., « Sturm-Abteilung », surnommées les « Goldfussler », car leur tenue d'apparat est de couleur jaune. Certains fonctionnaires sont nommés d'office.

Mon père s'est trouvé membre du « Opferring » (*cercle des donateurs*) sans savoir quel était son but.

Les jeunes filles au « Bund Deutscher Mädel » (association des jeunes filles allemandes)

Comme les jeunes gens, la jeunesse féminine participe au service du R.A.D. en fournissant six mois de travail. Rassemblées dans divers camps, elles doivent se plier aux exigences de leur chef. Je me rappelle de la section de Benfeld, logée à la maison familiale. La journée débute par une heure de culture physique au stade de football, puis chacune se rend, à bicyclette, chez un employeur désigné. Elle exerce soit comme aide au ménage chez un particulier ou participe aux travaux chez un agriculteur. Après cette période au R.A.D., ces jeunes filles sont appelées à remplacer le personnel masculin dans les services publics tels que la poste ou les chemins de fer ou encore deviennent auxiliaires de la Wehrmacht. Une de ces sections s'appelle « Flakhelferinnen », aides à la défense aérienne.

Une grande partie de ces filles sont mobilisées comme aides-infirmières dans la Croix Rouge. Elles sont présentes dans tous les « Lazarets », hôpitaux militaires. Reconnaisables à leur tenue, elles doivent se mettre au service des blessés ou encore des militaires qui transitent dans les gares où les mouvements de troupes sont importants. Ces auxiliaires féminines ne sont pas envoyées au front.

L'organisation « Todt »

Une autre organisation, appelée « Organisation Todt » oblige des hommes et des femmes disponibles à travailler dans l'industrie ou occuper divers autres emplois. Les récalcitrants sont envoyés dans des camps de travail.

Todt a construit, sous Hitler, des autoroutes allemandes et, à partir de 1937, la ligne « Siegfried », l'équivalent de notre ligne Maginot. Après sa mort, Speer le remplace. L'organisation devient une grande organisation paramilitaire. Elle construit le mur de l'Atlantique en France, « Atlantikwall », avec l'appoint de travailleurs étrangers forcés. Ceux-ci sont également employés dans les usines d'armement en Allemagne, installées dans des lieux sûrs, d'anciennes mines ou carrières souterraines, insensibles aux bombardements. Des ouvriers de toutes nationalités ont dû travailler dans ces galeries sous terre, dans des conditions inhumaines et à un rythme infernal. Mal nourris, mal habillés, beaucoup de ces ouvriers sont tombés malades à cause de l'humidité et du manque de soins. Le taux de mortalité est très élevé parmi ces travailleurs.

La guerre prend une tournure considérable

La guerre prend une tournure considérable avec l'entrée des Allemands en Russie et la progression rapide des troupes. Elles sont toutefois stoppées devant Moscou le 7 février 1941.

Par l'attaque surprise des avions japonais sur la flotte américaine à Pearl Harbour dans le pacifique, les Etats-Unis déclarent la guerre à l'«Axe» et le conflit devient mondial.

Le bombardement à outrance des villes industrielles et portuaires allemandes est une première réaction. Les Anglais, qui ont trouvé la clé pour déchiffrer les communications radio codées, localisent les sous-marins qui sont alors combattus avec succès.

Aux bombardements alliés (c'est-à-dire Anglais et Américains), les Allemands ripostent par l'envoi de fusées sur la ville de Londres. D'abord par des fusées V1, puis par les fusées V2 plus performantes et plus puissantes. Le « V » provenant du mot « Vergältung » signifiant représailles. Maintenant les Anglais et les Américains bombardent les villes allemandes jour et nuit.

Mis à part la « Flak » (canons antiaériens), il n'y a plus ou presque plus de résistance aérienne de la Luftwaffe. Après les usines, ce sont les centrales électriques et les barrages, les moyens de transport, les gares de triage et voies ferrées qui sont visés.

Pour démoraliser la population allemande, les villes font aussi l'objet de destructions et il y a peu de nuits sans alertes ou « Fliegeralarm ». Les citoyens doivent s'abriter dans leur cave ou des abris. Aux morts et blessés des fronts, s'ajoutent maintenant les victimes civiles. Les bombes au phosphore sont déversées sur les villes.

A partir de l'année 1943, les Russes ont lancé des contre-attaques obligeant les Allemands à battre en retraite. Le 2 février, la 6ème Armée Allemande est encerclée et totalement anéantie à Stalingrad. Le Général Von Paulus signe la reddition. C'est la première fois qu'un général Allemand s'oppose à l'ordre de Hitler de continuer la lutte. Après le Caucase, l'Ukraine est libérée en juillet.

La délocalisation de l'industrie allemande

Pour continuer l'activité industrielle, freinée par les bombardements, les usines se déplacent à l'extérieur des villes ou en campagne.

Je me souviens de « Junckers » installée à la Meinau, fabriquant des moteurs d'avions. Les établissements « List » à Rhinau fabriquent des pièces électriques pour l'aviation.

A Illkirch-Graffenstaden, la « Magdeburger Maschinen und Werkzeugfabrik » s'installe et travaille à plein rendement en sortant une locomotive neuve par semaine. A Koenigshoffen, les Forges de Strasbourg sont occupées par « Mannesmann », un géant de la Ruhr. Mon parrain participe à la fabrication de corps de torpilles dans cette usine, alors qu'il était un professionnel de l'imprimerie chez Istra, imprimerie strasbourgeoise.

A Sand, l'usine textile est rapidement aménagée pour la firme « Boklenberg et Cie », fabricant de petit outillage. Les Allemands ont transféré leurs cadres et techniciens avec leur famille, alors que la main d'œuvre se trouve sur place.

La pénurie généralisée et le rationnement

Cette guerre, que Hitler a nommée « Der Totale Krieg », et plébiscitée par le peuple, exige beaucoup de matières premières et de denrées alimentaires. Celles-ci se raréfient et entraînent la récession. C'est ainsi que sont instaurées les cartes de rationnement, appelées « Lebensmittelkarten », pour l'alimentation.

Pour les habits, chaussures et autres matériels, comme les pneus, les « Bezugsscheine » sont nécessaires, ces besoins doivent être justifiés.

A ce sujet, je me rappelle de ce fait divers qui s'est produit à Strasbourg. Des agents du service des cartes de rationnement ont dérobé des cartes à leur profit. C'étaient des fonctionnaires allemands et alsaciens. Condamnés à la peine capitale, ils ont été exécutés sur le champ, ce qui a dissuadé d'autres fraudeurs potentiels.

La pénurie se généralise, on manque de tout. Pour les citadins, les denrées alimentaires sont rares. Les week-ends ils se procurent de la nourriture chez les cultivateurs des villages proches et même éloignés. Il se crée alors le « Schwärzhändler » ou marché noir, bien qu'interdit par les nazis qu'ils appellent « Hämsterfahrt » (qui a d'ailleurs inspiré le théâtre Alsacien, avec la pièce intitulée « D'Druderscher Hämischerfahrt ». Les nazis n'arrivent plus à maîtriser cette situation. Les chimistes allemands, champions du « Ersatz » inventent des produits de remplacement, comme par exemple la « Zacharin », édulcorant qui remplace le sucre, la poudre « Milei G » qui remplace les œufs, etc... Ils ont trouvé un Ersatz pour le caoutchouc, le « Buna ». Faute de carburants, voitures et camions sont équipés d'un producteur de gaz à partir de la combustion de morceaux de bois.

Les écoliers sont mis à contribution. Ils passent de maison en maison pour ramasser la ferraille, des os et je ne sais quoi encore. Ils cueillent des plantes médicinales, comme des feuilles de ronces, des achillées millefeuilles, du plantain et de la prêle, ceci une fois par semaine. Celui qui vient les mains vides est puni. Un responsable est désigné et doit faire sécher ces plantes au grenier de l'école.

Certains clochers sont dépouillés de leurs cloches, refondues pour récupérer le précieux métal.

A Strasbourg, les espaces verts sont transformés en potagers où sont plantés pommes de terre et autres légumes. Il est à souligner que les responsables de l'agriculture ont mis tout en œuvre pour produire et pallier aux aliments manquants. C'est ainsi que les paysans ont dû planter des oléagineux comme le colza et le pavot. Pour amender leurs champs, ils ont procédé à la « Gründünnung », c'est-à-dire plantation d'herbes ou légumineuses fertilisantes qui sont ensuite enfouies par labourage.

Dans notre secteur, le particulier peut produire de l'huile de noix qu'il fait presser au moulin à Herbsheim. Il fait moudre du blé à Rossfeld. Une fois par semaine, les écoliers doivent ramasser les doryphores, ravageurs des plants de pommes de terre. Malgré l'interdiction, on tue le cochon au nez et à la barbe des autorités. Le lait entier est acheté en cachette chez le paysan. Le petit lait servant de nourriture pour les bêtes (cochon,...) est acheté à la centrale laitière. A propos du ramassage de lait, je ne peux m'empêcher de citer cette anecdote qui fit le tour du village et des environs. Une paysanne a provoqué émoi et indignation, car elle a apporté le lait de sa ferme dans un seau d'aisance. Elle a expliqué haut et fort avoir acheté ledit récipient (blanc, émaillé) le matin même chez le quincaillier de Benfeld. Ce dernier ne disposait plus d'aucun autre contenant.

Le survol des avions chasseurs bombardiers

Une autre anecdote dont j'ai été témoin. Un après-midi, deux chasseurs bombardiers « Thunderbolt » ont mitraillé un train venant de Matzenheim vers Benfeld. Poussés par la curiosité, avec les copains nous avons couru à travers champs, vers le lieu du sinistre. Arrivés sur place, nous avons vu la locomotive trouée comme une passoire. Puis vint une locomotive de Benfeld. Sur le « tender » était assis un cheminot de Sand, M.

Aloyse Meyer, qui devait tenter de remorquer le train. Voilà que les deux avions arrivent à nouveau, faisant quelques tours, nous laissant le temps de nous éloigner. Puis ils commencent à canarder cette nouvelle locomotive qui a lâché toute sa vapeur par des centaines de trous. Quelle image, mais quelle frayeur ! Nous étions couchés dans un champ de tabac, alors que les douilles des mitrailleuses tombaient aux alentours.

Un autre mitraillage sur un train de voyageurs a eu lieu à hauteur d'Ebersheim où une habitante de Benfeld a été blessée. C'étaient des avions du type « Lightning », facilement reconnaissables à leur double fuselage, « Doppelrumpf », que seuls les anglais possédaient.

Maintenant les bombardiers passent par vagues successives au-dessus de nos villages, après leurs raids sur les villes allemandes. Cela m'incite à raconter cette histoire cocasse. Mon camarade Théo, un garçon de mon âge qui passait ses vacances chez son oncle, M. le Curé, avait dérobé les clés de l'église et nous sommes montés au clocher. Par une échelle, au-dessous des cloches, on arrivait sous le toit dont on pouvait accéder à une lucarne. Nous avons alors admiré ces grands oiseaux scintillants au soleil. Soudain une rafale de mitrailleuse crépite et des tuiles des granges voisines se fracassent au sol. Nous avons vite retiré nos têtes et sommes descendus du clocher à vive allure. Nous avons alors trouvé des balles de mitrailleuse lourde. Les Frantzen en ont même trouvé dans leur clapier.

Est-ce le mitrailleur d'un bombardier qui nous a repéré et a voulu nous faire peur ? Nous ne le saurons jamais. En tous les cas, les mauvaises langues circulèrent au village : comme Théo avait une chevelure rousse, il a dû forcément être remarqué par le pilote.

De cette jeunesse, certains souvenirs sont figés dans le moindre détail dans notre mémoire. Cela est dû à l'enchaînement d'événements marquants dont on a été témoin. En revanche, les faits rapportés par des amis ou collègues restent plus vagues. Il est délicat de les dater ou classer dans un ordre chronologique. Il aurait fallu tenir un journal comme l'ont fait beaucoup d'incorporés envoyés au front, pour les raisons que nous connaissons.

C'est en juillet que j'ai vu une de ces « forteresses volantes » de très près, en pièces détachées, malheureusement dans des circonstances tragiques. Un matin, vers 11 heures, le ciel est couvert, des formations de bombardiers reviennent d'Allemagne, lorsqu'une explosion retentit. Scrutant le ciel, nous avons d'abord vu une masse en flammes tomber avec une traînée de fumée noire, suivie de pièces argentées virevoltant comme des feuilles mortes. Quelques temps après nous avons vu des champignons blancs sortir des nuages, ce sont les parachutes avec l'équipage glissant lentement à terre.

J'ai sauté sur ma bicyclette pour me rendre sur les lieux par la route d'Obenheim. Arrivé à la hauteur de la chapelle St-Materne, je vois un grand gaillard, habillé de cuir et grosses chaussures montantes avec une épaisse semelle de caoutchouc, se livrer comme prisonnier. Je suppose qu'il s'agit du pilote puisque le dernier à avoir sauté de l'appareil. Il est embarqué dans une camionnette militaire où se trouvent déjà ses collègues. Après avoir atterri sur la route d'Obenheim, ceux-ci ont été recueillis par les militaires allemands venus de l'hôpital militaire (Lazarett) installé dans le collège St-Joseph de Matzenheim.

Les débris de l'avion sont éparpillés sur une grande superficie. Une partie de la carlingue avec deux moteurs est en feu, faisant crépiter les munitions des mitrailleuses lourdes. Deux autres moteurs détachés sont tombés dans le pré vers Herbsheim, enfouis profondément dans le sol. Le dimanche suivant, beaucoup de badauds se rendent sur les lieux du crash. C'est ainsi que le chien du maire (Bürgermeister), qui est chasseur, soulève non pas un lièvre, mais un aviateur, caché dans les roseaux. Celui-ci n'a pu s'évader sans aide extérieure. Le Bürgermeister l'emmène chez lui. Le gendarme de Matzenheim, venu à bicyclette, le conduit à pied à l'hôpital de Matzenheim. En passant devant le magasin d'horticulture, Monsieur Georger, qui a effectué son apprentissage aux Etats-Unis, a pu échanger quelques mots avec lui en anglais.

Plus tard, en parcourant la forêt en automne, avec mon copain Raymond Sur, nous avons trouvé un parachute enfoui dans une futaie. Moi-même, j'ai trouvé la valise « First Aid », de premiers secours, avec tout son contenu intact. Il a fallu attendre 50 ans pour connaître les causes exactes de cet accident, lorsqu'un aviateur, M. Robert Martin de Los Angeles, est revenu sur le lieu du sinistre. Il a raconté, qu'après son raid sur Munich, son appareil a été touché et a pris feu. Les occupants, au nombre de neuf, ont sauté en parachute,

deux d'entre eux, avec l'aide des frères du couvent d'Ehl, ont été cachés et ont pu s'évader en traversant les Vosges.

La propagande

Je veux parler maintenant d'un sujet peu évoqué. Malgré la pénurie, le manque de matières premières, la destruction des unités de production, les programmes de communication mis sur pied par le système nazi rendent perplexes. C'est en grande partie l'œuvre du ministère de la propagande, avec à sa tête un certain Dr Goebbels, qui parvient à convaincre le peuple allemand de sa supériorité, de la victoire finale, «Der Endsieg». Il assure le rayonnement du « Grosses Deutsches Reich », le grand empire allemand, en parallèle avec ses faits de guerre.

Les affiches placardées transmettent les messages comme par exemple : « Räder müssen rollen für den Sieg », ce qui signifie que tout doit être mis en œuvre pour la victoire. Il y a aussi cette affiche du « Kohlenklau », le voleur de charbon. Cette affiche emblématique, sans texte, qu'on rencontre à chaque coin de rue, montre un cambrioleur avec un sac sur le dos. Elle a pour objectif d'inciter le peuple à faire des économies de chauffage. D'autres affiches glorifient le soldat allemand, victorieux sur tous les fronts.

Dans le cadre de la propagande nazie, des expositions sont organisées pour les écoliers et étudiants, avec visite obligatoire. Une telle exposition, intitulée « Das Heer » (l'armée) a été installée au Palais des Rohan à Strasbourg. Devant le portail du château étaient stationnés, à gauche, un char « Tiger » et à droite, un char « Panther ». Ces chars, fierté de l'armée allemande, avaient déjà servi au combat car ils portaient des impacts de projectiles. Il est fort probable qu'ils aient subi des réparations dans l'atelier spécialisé installé par les allemands dans les tanneries de Lingolsheim.

Ce jour-là, notre visite à l'exposition a tourné court, nous avons dû nous réfugier dans les abris suite au déclenchement d'une alerte « Fliegeralarm » (attaque aérienne.)

Une autre exposition s'est déroulée à Sélestat, dans la salle Ste Barbe, sous le nom « Der Mensch », l'homme. Le thème porte cette-fois sur la biologie du corps humain. Nous avons pu admirer un homme, grandeur nature, entièrement en verre, laissant apparaître les artères rouges, veines bleues, squelette, muscles, organes, cerveau et yeux. Cette œuvre d'art scientifique a dû voyager de ville en ville.

Les bombes incendiaires

Une expérience de gamins curieux : un paysan nous signale que des drôles de fumerolles émergent de son pré. Arrivés sur les lieux, mon camarade de classe Claude et moi localisons plusieurs impacts. Inconscients, mais nous doutant qu'il doit s'agir de bombes incendiaires, nous creusons à mains nues et déterrons des morceaux métalliques et des bouts de bois. Nous emportons ces fragments chez nous et les déposons dans l'atelier. La nuit est tombée entre temps. J'accroche ma veste dans le couloir non éclairé. Que ne fut ma surprise en découvrant des taches lumineuses verdâtres sur celle-ci. Cela ne fait plus de doute, il s'agit de phosphore. De peur que ma veste ne s'enflamme, je la dépose au milieu de la cour ainsi que les pièces récupérées.

Le lendemain nous examinons ces pièces et reconstituons l'engin qui a la forme d'un obus. De fabrication assez sommaire, la partie avant est en fonte aluminium avec un anneau d'amarrage, la partie arrière en forme de cylindre creux en bois contient le phosphore. Sur celle-ci sont fixées trois ailettes avec de petits clous. Cette bombe a comme fonction de traverser les toitures et, en se fracassant, de libérer et faire jaillir le phosphore qui s'enflamme alors au contact de l'air. Vu leur taille, un bombardier a pu larguer des centaines de ces bombes, provoquant les incendies gigantesques de villes allemandes.

Les citoyens sont invités à placer dans leur grenier un seau rempli d'eau et un seau rempli de sable. Une pompe à main, pour disperser l'eau, est mise à disposition. La mise en place de ce dispositif est contrôlée par le groupe appelé « Luftschutz » (protection aérienne). Il s'agit d'un moyen destiné à éteindre les dépôts de feu provoqués par les bombes incendiaires.

Pour la protection de la population contre les bombardements, les caves des bâtiments administratifs et des écoles sont transformées en abris appelés « Luftschutzkeller ». Dans les villes, des abris sont creusés et construits sur les places publiques, les « Luftschutzbunker » qu'il fallait rallier immédiatement après les alarmes des sirènes. Des plaques signalétiques indiquent l'emplacement le plus proche. A Strasbourg, les caves des maisons ou des magasins sont reliées entre-elles après perçage des murs de fondation pour permettre d'éventuelles sorties d'échappement.

L'école sous l'occupation, la pédagogie nazie

Il faut évoquer l'attention toute particulière portée à l'enseignement, surtout l'éducation de la jeunesse hitlérienne. C'est ainsi que nos écoles et collèges s'adaptent aux nouvelles règles du système allemand.

L'enseignement devient laïc, les institutions religieuses ou privées sont soit fermées, soit transformées comme, par exemple, le collège St-Joseph de Matzenheim qui devient un hôpital militaire. Il est reconnaissable de loin par son immense croix rouge peinte sur le toit.

Les frères enseignants sont mis à l'écart ou en "exil" ainsi que nos sœurs congréganistes. L'école est réorganisée, les enseignantes religieuses sont remplacées par des « Fräulein » (demoiselles) venues d'outre Rhin. Les classes mixtes, filles et garçons, sont instituées.

Les horaires et rythmes scolaires sont modifiés, les trimestres remplacés par les semestres. Les tableaux noirs sont repeints, ainsi que les lignes qui doivent correspondre à l'écriture allemande appelée « Sütterlin ». Dans chaque école est installée une bibliothèque, des livres flambants neufs, livres illustrés des villes et campagnes allemandes, livres d'histoire et beaucoup de livres de contes.

A Sand, une jeune institutrice allemande a remplacé nos « Chères Sœurs ». C'est une fervente du « Nationalsozialismus » qui essaye de nous endoctriner. Tous les matins, le salut par « Heil Hitler », bras droit levé, est de rigueur. Dans la salle de classe, le portrait de Hitler remplace le christ sur la croix. Le premier devoir consiste à apprendre date et lieu de naissance du Führer en récitant la phrase suivante : « *Unser Führer ist am 20. April 1889 in Braunau am Inn geboren* ».

Avant Noël, l'institutrice nous a appris la fabrication du « Adventskranz » (couronne de l'Avant) avec ses quatre bougies rouges, une coutume allemande. Elle nous enseigne le chant, parfois des canons à quatre voix, en nous accompagnant à la flûte.

L'hiver 1942 est rude, le canal du Moulin est gelé ce qui, à ma connaissance, n'était jamais arrivé. L'institutrice en a profité pour patiner sur la glace. Elle faisait de grands « huit » puis glissait sur un seul patin, avec grâce, les bras écartés comme si elle volait ; c'était plaisant à observer. Cela nous a donné des idées. Tout à coup nous avons débusqué de vieux patins rouillés dans les greniers et bientôt, après plusieurs chutes, nous avons aussi réussi à patiner. Non seulement sur le canal gelé, mais aussi sur les routes où la neige tassée et verglacée a permis de traverser tout le village en patinant. Je me rappelle également de ce fait qui aujourd'hui encore me donne la chair de poule en y songeant. Notre camarade Alfred, avec son traîneau de fabrication personnelle, a glissé jusqu'au bout de la glace qui s'arrêtait au confluent du canal et de l'III. L'III n'étant pas gelée, la glace aurait pu se rompre à cet endroit. Le dimanche, des paysans des alentours, emmitouflés sous des couvertures, se promenaient en traîneau tiré par un cheval avec ses clochettes. Nous n'avions jamais vus ces traîneaux, conservés précieusement au fond des hangars. En hiver, les chevaux étaient ferrés de manière à pouvoir agripper les sols verglacés.

Durant l'occupation, l'heure de religion est dispensée par M. le Curé Reibel. Lorsqu'il entre la première fois dans notre classe, les élèves le saluent par « Heil Hittler », le bras tendu, comme l'exige notre institutrice. Cette manière de saluer ne convient pas au curé qui n'apprécie vraiment pas ce « Gruss » ou salut nazi. Après une courte dispute avec l'institutrice, un arrangement est trouvé par le Curé. Pour les cours suivants, il attend le départ de l'institutrice avant d'entrer dans la classe. Nous le saluons alors par « Gelobt sei Jesus Christus » (loué soit Jésus-Christ).

Je profite de cette anecdote pour saluer la mémoire de ce curé, homme de grande conviction et patriote. Lorsqu'il fut nommé à Sand, les habitants ont vite compris qu'il ne resterait pas longtemps en poste dans notre village, en raison de sa grande érudition. Leur intuition s'est rapidement confirmée et le Curé Reibel a quitté le village après sa nomination en qualité d'archiviste et bibliothécaire à l'évêché de Strasbourg, quelques temps après la libération.

Die Haupt und Mittelschule

Après un semestre dans notre « Volksschule », une sélection est opérée entre élèves. Nous sommes deux garçons et trois filles à entrer à la « Haupt und Mittelschule » de Benfeld. En classe, nous sommes ainsi regroupés avec d'autres élèves de même âge des communes du canton. Les filles sont assises d'un côté, les garçons de l'autre. Notre professeur principal est un homme d'un certain âge, originaire du Bade-Würtemberg. Il ne paraît pas être un fervent adepte de Hitler. Toutefois, la discipline est de rigueur. Parfois il évoque, non sans anxiété, son fils soldat, envoyé au front, en Russie.

Tous les mois, une matinée cinéma est proposée. Un cinéaste projette des documentaires. Je me rappelle de quelques sujets : « l'extraction de la houille », « la sidérurgie », « la fabrication de l'acier par le système Bessemer », « les pilotes de bateaux en Rhénanie », une « escalade dans le massif bavarois », le « Danemark et sa culture ». Ces projections sont suivies par un « Aufsatz » (un exercice de rédaction).

Tous les quinze jours, nous parviennent des dessins d'artistes qu'il faut placer dans un cadre aménagé à cet effet. Ces planches représentent des images de guerre, par exemple des avions, des navires de guerre, des chars, tout ce qui glorifie la Wehrmacht. Nous avons obligation de nous abonner à un journal instructif.

Durant les heures de travaux pratiques, nous construisons des bateaux, des avions et même des planeurs capables de voler. Tout le matériel des modèles réduits est fourni, il suffit de les assembler par collage, suivant les différents plans prévus. Dans des villes comme Strasbourg ou Colmar, les jeunes peuvent même s'inscrire aux vols en planeur, après les avoir construits eux-mêmes.

Dans le programme scolaire, une grande place est réservée au sport. Parmi ces activités, il y a le « lancer de grenade à main », une copie conforme des « Handgranaten ». A l'occasion du « Reichstag », fête nationale de l'empire, nous assistons à la manifestation qui se déroule à Sélestat. Pour le défilé, chaque élève reçoit un pantalon et blouson avec tous les accessoires du parfait « Pimpfe », aspirant à la jeunesse hitlérienne, die H.J. ou Hitlerjugend.

Un jour notre camarade Charles (Scharella) a manqué l'heure d'éducation physique de l'après-midi. Le lendemain matin, l'instituteur lui demande la raison de son absence. Charles répond qu'il a dû aider le paysan Walter d'Ehl à faire les foins. Le maître allemand, dubitatif, aussitôt envoyé Marie-Thérèse, élève habitant également Ehl, chez M. Walter pour lui demander confirmation. Celle-ci s'y est rendue à bicyclette. A son retour, elle avoue que Charles a menti. Le maître lui a alors infligé une punition humiliante : Charles a dû rester un long moment à genoux, sans bouger, la tête coincée entre les jambes du maître, assis à son pupitre.

La matinée en classe commence par la lecture du « Heeresbericht » (nouvelles de l'armée) figurant en 1ère page du journal. Il relate les victoires et prises de villes russes. En grands caractères apparaissent les victoires navales, les destructions de navires ravitailleurs coulés par les nombreux sous-marins, « U-Boote », allemands qui sont présents dans toutes les mers. Les pertes sont évaluées en tonnages, ceux-ci se chiffrent en milliers de « Bruttoregister-tonnen ».

Un professeur d'université à la retraite, originaire de Kertzfeld, a dû reprendre du service. Il nous enseigne l'histoire, la géographie et les sciences naturelles. Il porte une lavallière autour du cou. Nous l'avons surnommé « professeur Méphisto ». Homme de grande culture, il a enseigné par le passé en extrême Orient. Musicien jouant du violon, il enseigne également la musique et le chant.

La fin du semestre est fêtée par l'excursion de la classe. Ainsi, nous avons visité le château du Hoch-Königsburg. En ce temps, les voyages se font uniquement en train. Partis de la gare de Benfeld jusqu'à La

Vancelle, nous avons gravi à pied la montagne avec le sac rempli de victuailles sur le dos. Arrivés au sommet, nous avons visité le château avec un guide.

Passé en deuxième année, M. Fricker est notre instituteur principal. Il est également directeur de l'établissement, fonction qu'il exerçait déjà avant l'occupation. L'école était alors appelée « cours complémentaire ».

Il occupe le logement de fonction de la « Hauptschule ». La politique ne fait pas partie du programme, seule l'instruction est de rigueur. Maintenant, il y a un poste radio dans la salle de classe pour écouter, le matin, le « Heeresbericht ».

Un matin, la responsable de classe allume le poste, et nous entendons alors le typique « boum-boum-boum-boum », célèbre générique de « Radio Londres ». La fille s'est précipitée pour régler le poste sur la station allemande. Je suppose que M. Fricker a écouté ces émissions, pourtant interdites, la veille au soir, pendant qu'il corrigeait nos devoirs. Il a dû omettre de changer de station en quittant la salle. Je précise que dans notre classe, il y avait les enfants de ressortissants allemands, des « bonze », surnom alsacien désignant les chefs du parti Nazi.

Melle LEhmann, alsacienne, d'un âge certain, nous enseigne l'anglais, notre deuxième langue. Nous, les garçons, n'étions pas des enfants de chœur. Nous l'avons tellement chahutée qu'elle nous a exclus et a continué son cours avec les filles uniquement.

Pour notre excursion annuelle, le maître a choisi de nous emmener à Ste Marie-aux-Mines, « Markirch », en train. De là, nous attend un circuit pédestre qu'il a préparé, avec montée par le « Petit-haut » pour rejoindre Aubure, « Altweyer », et descente sur Ribeauvillé, « Rappoltsweiler » où nous rejoignons la gare, bien éloignée de Ribeauvillé.

Dans le train, nous occupons, les sept garçons Sandois, un compartiment à nous tout seuls. Penchés aux fenêtres, nous chahutons allègrement quand soudain, dans un grincement de freins, le train s'arrête brutalement. Que s'est-il passé ? En fait, l'un des nôtres a actionné l'alarme en tirant la poignée de la « Notbremse ». Nous avons alors essayé de repousser cette foutue poignée, mais rien n'y fait. Par la fenêtre, nous apercevons le chef de train venant de l'avant du convoi, inspecter les freins sous chaque wagon, l'un après l'autre. Il s'arrête devant notre wagon, entre dans le compartiment et demande pourquoi nous avons tiré l'alarme ?

Le responsable se confond en excuses, expliquant avoir cru que cette poignée servait simplement d'appui. Il s'y est accroché sans se douter que cette manœuvre allait stopper le train. Le contrôleur a alors pris note du nom de l'auteur et de notre établissement scolaire. Fort heureusement cet incident n'a pas donné lieu à des suites. A mon avis ce contrôleur, alsacien, n'était sûrement pas de cheville avec l'occupant...

Voici une autre anecdote que j'ai vécue avec mes camarades. Nous étions en train de chaparder des cerises sur la route d'Ehl, lorsqu'une charrette (appelée « Panje-Wagen »), tirée par des chevaux, s'arrête à notre hauteur. Le soldat allemand qui la guide, nous invite à monter pour nous ramener au village. Nous nous installons dans la charrette. Assis à côté de l'Allemand, celui-ci me demande si un des jeunes, assis à l'arrière, est un « Judenbub » (enfant juif) ? Je réponds par la négative. Il est vrai que notre ami avait des cheveux bouclés noirs et le teint un peu mat. Plus tard, ce camarade a endossé la soutane et est devenu prêtre. Durant son sacerdoce, il fut aumônier de prison et curé dans un établissement pour handicapés mentaux. Aujourd'hui il profite d'une retraite bien méritée.

Ci-après, reproduction du bulletin scolaire (Schulzeugnis) datant de 1942.

ZEUGNIS

für Josef Hirschl in Klasse II
Haupt- und Mittelschule in Sandfeld
für die Zeit vom 7. Sept. 1941 bis 31. Januar 1942

ALLGEMEINE BEURTEILUNG

des körperlichen, charakterlichen und geistigen Strebens und Gesamterfolges
Keinmal mittelkräftig, fleißig in Stunden.
Von Anforderungen der Jahrgangsklasse gut ansatzfähig.

LEISTUNGEN

Leibeserziehung	<u>ja</u>	Raumlehre	<u>—</u>
Deutsch	<u>gut</u>	Musik	<u>Befriedigend</u>
Geschichte	<u>gut</u>	Zeichnen	<u>Befriedigend</u>
Erdkunde	<u>gut</u>	Werken	<u>—</u>
Naturkunde:		Handarbeit	<u>—</u>
a) Lebenskunde	<u>Befriedigend</u>	Englisch	<u>gut</u>
b) Naturlehre	<u>—</u>	Französisch	<u>—</u>
Rechnen	<u>genügend</u>		

BEMERKUNGEN

Sandfeld, den 31. Januar 1942



Der Klassenlehrer J. Gellinger

Der Schulleiter Krüger

Unterschrift der Eltern oder deren Stellvertreter:

H. Hirschl

Südwärterstr. 4, Karlsruhe

Für die Bewertung der Leistungen gelten folgende Leistungsstufen:

Sehr gut — Gut — Befriedigend
Ausreichend — Mangelhaft — Ungenügend

Nach ihnen werden auch körperliche Eignung sowie Einsatz und Leistung unter „Leibeserziehung“ zusammenfassend bewertet

Notre « Bürgermeister » (notre maire) pendant l'occupation

Le nom de « Bürgermeister » ne convenait pas au « Führer ». Il l'a remplacé par « Ortsgruppenleiter », selon la hiérarchie nazie dont la liste est déjà longue.

M. Arthur Meyer est l'Ortsgruppenleiter de Sand. Il habitait une maison cossue en face de l'entrée de l'usine. Ce fut auparavant une épicerie que je n'ai pas connue, mais qui figure sur une carte postale ancienne en noir et blanc et qui fait encore partie de la collection de cartophiles.

M. Meyer, nommé communément de « Dhuri » (diminutif pour Arthur), un homme chaleureux, était représentant aux « Grands Moulins de Strasbourg ». Il passait dans notre rue avec sa traction noire aux jantes teintes en jaune. J'étais souvent chez mon camarade Jean Sur, à la boulangerie. Lors d'un passage de M. Meyer, venu prendre la commande de farine, je me rappelle de l'une de ses expressions : « En voiture, il ne m'arrive jamais rien, s'il y a un danger quelconque, je suis déjà passé ». Il faut dire qu'il roulait vite. Mme Meyer, une dame très distinguée, était un peu fière. Je me souviens qu'elle a fait confectionner une robe par ma sœur Madeleine, couturière. Lors d'un essayage, elle a demandé à ce que je sorte de l'atelier.

Le couple Meyer a un fils unique, Robert. C'est un garçon bien élevé, extrêmement gentil. Il était le premier à avoir une bicyclette avec dérailleur. Durant l'occupation, le couple « sympathise » avec l'occupant. Ma mère pensait que c'était en raison d'une rancœur à l'encontre des français, suite à l'échec du mariage d'un de leurs proches avec un « français de l'intérieur ».

Robert, obéissant, a forcément suivi la doctrine en devenant « Hitlerjugendführer » (animateur de la jeunesse hitlérienne). Ayant l'âge requis, il a été enrôlé au R.A.D. Je le vois encore sur une photo, au garde-à-vous, présentant sa bêche, outil symbolisant le R.A.D., comme le militaire présente l'arme. Il avait écrit au verso de la photo « *Ein Ehren und Spatengriff oft nur für den kleinen Hermänchen* », signifiant « *Présentation de l'arme en l'honneur du petit Armand* ». Hermänchen est le diminutif pour Armand, un jeune, allié de la famille.

Puis Robert fut enrôlé dans la Wehrmacht et envoyé au front de Russie. Dans le journal est paru un article avec une interview de sa part, dont j'ai retenu la phrase suivante : « *Es reut mich dass ich nicht eher in diesen Freiheitskampf eingetreten bin* ». Ce qui signifie « *Je regrette de ne pas m'être engagé plus tôt dans cette bataille pour la liberté* ».

A peine une semaine après la parution de cet article, tombe la terrible annonce du décès de Robert, le premier jeune homme du village, mort au front. Cela fut terrible pour le couple Meyer qui ne s'est jamais remis de la perte de leur fils. M. Arthur Meyer continua son activité administrative avec plus de distance vis-à-vis du régime nazi. On ne peut pas lui imputer de dénonciation, de déportation, ni d'excès de zèle. Après la Libération, il est déplacé dans une autre région par le tribunal qui jugeait les collaborateurs. Sa « déportation » a été de courte durée. Revenu à son domicile, il est devenu un habitant honorable. Les villageois ne lui ont pas tenu grief. Veuf, il habitait seul dans sa propriété. Il se déplaçait en 4 CV avec laquelle il s'est tué, entre Benfeld et Sand, à la suite d'un malaise cardiaque.

Les organisations nazies

La « WHW, Winterhilfswerk », autre organisation nazie, apporte une aide aux plus démunis durant la période d'hiver. L'argent provient de quêtes publiques qui se pratiquent tous les mois par des jeunes ou des responsables du parti. Il faut jeter son obole dans une boîte ronde, blanche, à poignée, qui porte le sigle « WHW ». Bientôt ces quêtes se déroulent toute l'année et sont accompagnées de la vente de babioles, en porte à porte. Je revois ces jolis objets. Au début, ce sont des figurines en bois, peintes à la main, ensuite, des effigies d'hommes célèbres, moulées dans du verre et de couleurs différentes. Elles représentent des compositeurs, puis des poètes, ou encore d'illustres hommes politiques. Puis ces objets sont moins élaborés, compositions moulées dans du PVC gris représentant des engins de guerre, chars, avions, navires. L'organisation « WHW » est en fait une organisation tronquée pour faire rentrer de l'argent dans les caisses de l'Etat. Elle fait aussi fabriquer, par les habitants, des sous-vêtements chauds pour les soldats sur le front russe et se charge de leur ramassage. Ainsi, à Sand, des couturières ont dû confectionner des gilets avec une doublure rembourrée de plusieurs couches de papier journal. Certaines audacieuses ont utilisé des journaux français d'avant-guerre pour la doublure.

Je me rappelle à ce sujet de railleries alsaciennes à propos des abréviations. Elles sont remplacées, par exemple pour la « WHW », « Wir haben Weh » ou « Nous avons mal », « GMBH », l'équivalent de la SARL, par « Er gamft mit beiden Händen », il ramasse en volant tout avec deux mains, ou encore « Genossenschaft mit beschissenen Hosen » pour société avec les pantalons tachés de merde.... Pour le sigle « NSDAP », parti unique et sectaire créé par le Führer, il y avait plusieurs transcriptions les unes plus cocasses que les autres.

Les informations du journal sont censurées et ne traduisent pas la réalité de l'évolution de la guerre. Les allemands minimisent l'avancement des troupes russes et leur retraite est qualifiée de « repli stratégique ». Pour connaître l'actualité, il faut écouter en sourdine l'émission française de Radio Londres. Pour ne pas se faire surprendre, notre poste TSF est placé dans la chambre du fond de la maison, du côté opposé à la rue, car certains « collabos » circulent la nuit pour écouter aux volets.

Le 6 juin 1944 les alliés débarquent en Normandie. A partir de ce moment-là, nous savons que la Libération est proche, car la Wehrmacht doit combattre un deuxième front, puis un troisième en Provence, avec le débarquement du 15 août. Le 25 août, Paris est libéré et le front avance rapidement vers le Rhin.

Hitler a enfin compris que la fin du IIIe Reich est proche. Il puise alors dans ses dernières ressources, il a déjà engagé la classe 1927 dans les « Waffen SS », sans distinction ou sélection des jeunes selon les critères qui étaient de règle au début de la guerre (taille, etc.). Il a créé en Allemagne le « Volkssturm » en incorporant des vieillards et des jeunes de 14/15 ans, voire même plus jeunes. En Alsace, les écoliers de 14/15 ans sont envoyés dans les Vosges pour « schanzen », c'est-à-dire creuser des tranchées.

Le 10 juin 1944, se déroule le massacre d'Oradour-sur-Glane. Ma famille est inquiète puisque un de nos oncles a été évacué à Oradour, mais heureusement nous avons appris ultérieurement qu'il se trouvait à Oradour-sur-Vayres, autre localité de la Haute-Vienne.

Les avions chasseurs-bombardiers sillonnent alors notre plaine du matin au soir. Nous, les jeunes, sommes même déçus quand nous ne les apercevons pas les jours de ciel couvert. Nous les appelons les « Rotschwäntzle », ils patrouillent toujours par deux, mitraillent tous les véhicules militaires sur route et bombardent les voies ferrées.

Le front se rapproche alors des Vosges et nous entendons les coups de canons au loin.

Le 23 novembre, Strasbourg est libérée par un coup de génie du Général Leclerc, à la tête de la 2^e Division Blindée. C'est seulement à ce moment que nous apprenons l'existence de cette armée française et celui qui est à son origine, son chef suprême le Général Charles De Gaulle.

Le barrage anti-char

Dans notre village, les Allemands ont construit un barrage routier, « eine Panzersperre », qui devait ralentir ou arrêter l'avance des troupes alliées libératrices. Sur la RN 83, à hauteur du restaurant Hertz et de la ferme Beyhurst furent érigés trois blocs de béton solidement ancrés dans le sol. Dans ces cubes de béton un logement permettait de placer des troncs d'arbres pour fermer le passage à tout véhicule. En y réfléchissant aujourd'hui, ces barrages étaient certes infranchissables, mais facilement contournables, car ce n'étaient pas les granges de la ferme Beyhurst qui auraient stoppé les chars « Sherman » de la Division Leclerc. Ces chars portaient le sigle représentant la carte de France, avec, au centre, la croix de Lorraine.

Pour fournir les troncs d'arbres, la commune a dû déléguer deux cultivateurs, Georges et Marcel, pour abattre quelques peupliers d'Italie qui poussaient derrière la « Ganzweid ». Nous les jeunes avons assisté à cette tâche mais avons également pu suivre au même moment un autre spectacle palpitant. C'était le bombardement de la ligne de chemin de fer au nord de la gare de Benfeld. Et quel spectacle. Nous avons vu les deux chasseurs bombardiers amorcer leur piqué, lâcher les bombes et se redresser aussitôt. Les avions étaient du type « Thunderbolt ». Nous avons pu suivre nettement la trajectoire, en diagonale, des bombes, avant leur explosion. Elles avaient touché de plein fouet les rails en creusant un vaste cratère. Toute la nuit, les paysans des alentours ont dû charrier des matériaux pour combler les trous. De nouveaux rails et du ballast furent posés par les cheminots réquisitionnés et le lendemain matin, les trains circulaient à nouveau car des centaines d'ouvriers se rendaient au travail à Strasbourg et ses faubourgs en train.

Pour en revenir au barrage routier, en fin de compte, les chars libérateurs venant de Matzenheim ont bifurqué avant le barrage et sont rentrés dans Sand par la rue du Général Vix pour ressortir de Sand au sud, par la rue du Moulin et rejoindre ensuite Benfeld. Toutefois, les occupants allemands avaient déjà quitté les lieux, néanmoins quelques militaires, las de la guerre, s'étaient cachés chez des particuliers pour se rendre aux alliés.

Les anecdotes cocasses ne manquent pas. J'en évoque quelques unes afin qu'elle ne tombent dans l'oubli. A l'approche des libérateurs, des soldats allemands creusent des « trous d'hommes », susceptibles de faire office d'abris, au nord de Benfeld, le long de la route nationale. Un jeune demande alors à un soldat ce qu'il fait. L'Allemand lui répond : « Ich schaufle mein eigenes Grab ! » (je creuse ma propre tombe). L'ayant pris au sérieux, le jeune homme, affolé, retourne en courant à Benfeld et crie dans les rues « un Allemand veut se suicider ! ».

Les alliés avancent rapidement et déstabilisent les troupes allemandes qui sont refoulées.

Je me rappelle d'une compagnie allemande logée dans la ferme Beyhurst, une troupe de « l'Afrika Korps », dont les véhicules étaient peints en jaune. Pour la première fois, j'ai vu une moto à chenille. Le motard est un jeune soldat qui a l'air très combatif, mais également très fébrile. Ses habits sont maculés de boue. Une grenade à mains, « Eierhandgranate », est accrochée à chaque revers du col de sa veste. Sa compagnie s'est retirée durant la nuit.

Les jours suivants, la 2^e DB, se dirigeant vers le sud, est stoppée à Erstein. Un canon allemand a été installé au nord de Sand. L'avion observateur allié qui l'a détecté, a ainsi pu guider les tirs d'artillerie. Les premiers obus sont tombés sur le village, le canon allemand est rapidement mis hors d'usage. Malheureusement, l'un des premiers obus tombe dans la ferme Neeff. M. Xavier Neeff, se trouvant dans la cour, est touché par un éclat. M. Albert Loeken, a transporté le blessé à l'hôpital de Benfeld, sous les tirs d'artillerie. Il a utilisé la charrette à pneus, « Gommiwàja », de M. Zahn, seul propriétaire d'une telle voiture, le blessé étant allongé sur la paille. Malheureusement, celui-ci est décédé des suites de ses blessures. C'est la première victime civile de la commune, lors de la libération, qui a suscité une vive émotion chez les Sandois.

Les libérateurs entrent dans Sand

Le lendemain, vers midi, les premiers chars entrent dans Sand. Ils s'arrêtent près de l'église, les soldats distribuent des friandises. Je me rappelle bien de ce moment historique, lorsque Mme Emilie Zuber s'écrie : « mais ce sont des Français, chantons la Marseillaise », ce qui fut fait. Les quelques chars Sherman repartent en traversant le village en direction de Benfeld. J'entends encore le bruit infernal de leurs moteurs. Le lendemain matin retentissent des tirs de fusil, de mitrailleuse et de canons. Une grande bataille se déroule. Du grenier où nous sommes montés, nous apercevons une immense colonne de fumée s'élever au-dessus du village de Herbsheim. Cela dure jusqu'à midi et Herbsheim est enfin libérée, la moitié du village a été brûlée par les combats acharnés et incendiée par les allemands en fuite.

Puis les troupes françaises et américaines s'installent. Par les militaires qui logent chez nous, nous apprenons que les allemands tiennent la région de Colmar, « la poche de Colmar », où ils résistent face aux alliés. Cette ligne de combats est toute proche, dans le Ried, située à Zelsheim.

Les militaires portent des uniformes américains ou anglais. Ils sont ravitaillés quasiment de fournitures américaines appelées les « rations ». Emballés dans des cartons étanches, il y a tout le nécessaire du soldat : les boîtes de conserves, du chocolat, du chewing-gum, des petits-beurre sous cellophane, du jus de fruit et café en poudre, des cigarettes, le papier toilette. Les soldats troquent les conserves contre des menus typiquement alsaciens, pour changer des « meat and beans » et autres « corned beef ». Nous les jeunes pouvons nous régaler de chocolat ou mâcher du chewing-gum. Les marques de leurs cigarettes blondes sont « Camel », « Chesterfield », « Lucky Strike » et « Sir Raleigh ». Le café en poudre « Nescafé » est pour nous une nouveauté ainsi que l'excellent pâté « Ham and eggs », aux œufs et jambon. Le « bacon », de fines tranches de lard et les saucisses de Strasbourg coincées dans des boîtes sous le nom de « Vienna saussages » sont excellents.

La contre-offensive allemande appelée « Operation Nordwind »

C'est la libération. Le 24 décembre 1944, Ehl est visitée par le Général De Gaulle et le Général Leclerc. Certains Sandois ont vu leur jeep passer dans le village.

Hélas, avec l'opération « Nordwind », dernier sursaut lancé le 31 décembre 1944, Hitler engage une offensive dans les Ardennes. La 2^e DB est alors appelée pour porter secours aux troupes alliées. Elle est remplacée par la 1^{ère} Armée française venant du sud de l'Alsace et commandée par le Général De Lattre De Tassigny. Hitler a pour objectif de reprendre Strasbourg.

Ce mouvement de troupes est exploité par les Allemands qui parviennent à traverser les lignes alliées et foncent avec leurs chars vers Strasbourg. Tous les ponts de l'Ill, qui sont d'ailleurs des ponts de bois, sont à nouveau détruits, ce qui empêche leur franchissement et l'avancée allemande est stoppée de justesse à Erstein-Krafft. Alors qu'au nord de Strasbourg, les batailles font rage, les Allemands sont parvenus jusqu'au village de La Wantzenau.

Il est 14 heures, le 31 décembre 1944, nous sommes dans la cuisine, soudain ma sœur Madeleine s'écrie : « Regardez le clocher ! ». Nous apercevons des explosions, feux et fumée sortant des volets. Nous entendons l'arrivée des obus dans un bruit caractéristique, comme un bruissement et l'impact suivi de sons de cloche provenant des éclats qui frappent celles-ci. J'estime qu'il y a eu une dizaine de tirs. Comme les éclats volent de partout, nous avons fermé les volets. Cette attaque dans notre village de Sand fait partie des premiers signes de l'offensive allemande destinée à reprendre Strasbourg.

Notre Ried est à nouveau envahi par les soldats allemands. Les villages longeant l'Ill sont évacués. La Wehrmacht occupe le Ried et tire sporadiquement sur les villages limitrophes de l'Ill, obligeant ainsi l'évacuation de la population qui trouve refuge dans les villes et villages du vignoble du Piémont.

Une section de fusiliers-marins appartenant à la 1^{ère} Armée a pris ses quartiers dans notre village. Ils ont installé des canons antichars sur la route nationale, l'un au sud, l'autre au nord de Sand. Plusieurs de ces militaires logeaient chez nous. Puis les habitants ont dû évacuer le village. En poste sur la route, un de nos soldats arrête une camionnette appartenant à l'Electricité de Strasbourg et lui demande, vu le danger, de rebrousser chemin. Il fit monter mon père et moi pour nous conduire chez notre tante à Bischheim. Arrivés à Strasbourg, nous avons vu s'ériger des barricades, des tramways renversés sont remplis de sable et de galets du Rhin.

Ma mère et ma sœur Madeleine sont parties à pied, avec la charrette, pour rejoindre une tante à Graffenstaden. Evitant la route nationale, elles prennent la route vers Westhouse pour bifurquer et longer les villages de la Scheer. A ce moment-là, Benfeld est sous le feu des artilleurs allemands. Elles ont alors vu tomber le clocher de l'église catholique.

La ville de Benfeld, comme les villages riverains, ont subi de gros dégâts. Ce sont surtout les incendies qui ont causé les plus gros ravages. La population étant évacuée, il n'y a personne pour combattre le feu qui se propage de maison en maison.

Herbsheim a subi une deuxième destruction puisqu'une batterie d'artillerie postée derrière la Zembs a dû faire front face aux chars allemands. Les artilleurs ont livré une résistance héroïque, mais ont dû se replier pour éviter l'encerclement inévitable.

Ville et villages situés dans et à l'extérieur de la poche de Colmar sont détruits surtout par les tirs d'artillerie tirés des deux côtés. Enfin, la poche de Colmar cède, l'ennemi est bouté hors de l'Alsace.

La bataille prend fin le 25 janvier 1945, les Allemands sont définitivement repoussés, de leur côté du Rhin. Hitler a ordonné la fin de cette ultime offensive en France, ayant dû admettre son inutilité.

Focus sur l'Institut St-Materne durant la guerre et les derniers affrontements

Pour remplacer l'organiste M. Charles Mann, incorporé dans la Wehrmacht, M. le Curé m'a sollicité afin que je prenne des cours d'harmonium. Une fois par semaine, je me rends à Ehl, à l'Institut St-Materne, chez un frère, professeur de musique exilé. Il dispose de cet instrument dans sa chambrée. Un jour, il m'a fait visiter les lieux, non sans fierté : le grand potager parfaitement entretenu par les frères paysans, planté d'une grande variété de légumes. Grâce aux produits de la ferme et du verger, les frères peuvent vivre en autarcie.

Tout au fond, un petit parc boisé invite à la méditation et au repos. Un bâtiment isolé, de plain pied, appelé le « conservatoire de musique », abrite trois salles équipées d'instruments de musique : les cuivres et instruments à vent sont accrochés dans une salle, dans une autre se trouvent les instruments à cordes, violons, contrebasse et enfin dans la troisième salle sont entreposés plusieurs pianos et harmoniums.

Situé dans l'angle nord-est, un sentier en forme de labyrinthe, bordé de hauts thuyas, conduit à un petit cimetière avec une dizaine de tombes.

Un jour de juin 1944, j'annonce au frère le débarquement des alliés en Normandie. A la fin du cours, il m'a présenté au frère supérieur pour lui annoncer la nouvelle. Celui-ci saute de joie et m'assaille de questions prouvant que ces prêtres, en exil, avaient peu de contacts avec l'extérieur, hormis quelques visiteurs, et ne possédaient pas de poste radio pour suivre les informations.

Après le retour dans nos foyers après les affrontements, nous découvrons l'Institut St-Materne dans un état de désolation. Dans son journal, un frère, réfugié dans la cave du monastère, décrit heure par heure les derniers moments de ce lieu détruit par les bombardements, tirs d'artillerie et obus incendiaires.

Nous sommes témoins de l'incendie du bâtiment sud avec la chapelle, la ferme et le « conservatoire de musique ».

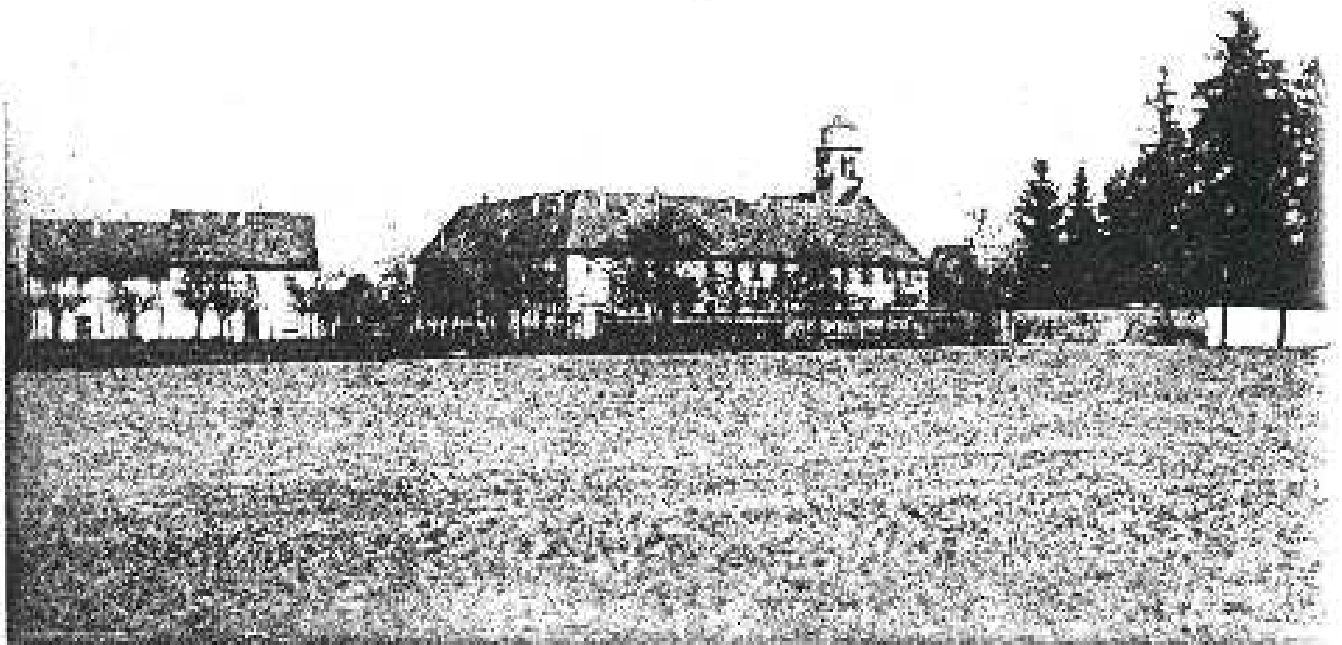
Une bombe qui a frappé le mur de l'aile côté route, a traversé la voûte de la cave. Nous nous sommes engouffrés par cette ouverture, en passant sur les éboulis. Nous avons aperçu, rangés sur des rayonnages, de grands bocaux de conserves remplis de fruits.

Pourquoi tant d'acharnement et réduire en cendres ce haut lieu historique et religieux. J'en conviens, le monastère était un poste d'observation avancé, voire de commandement. Mais sa situation, visible du front distant d'une centaine de mètres, ne permettait aucun mouvement de troupes, ni d'engins motorisés. Aucune trace d'un stock d'armes ou d'engin militaire n'a été trouvé dans les décombres. Ce bombardement a provoqué quelques victimes civiles.

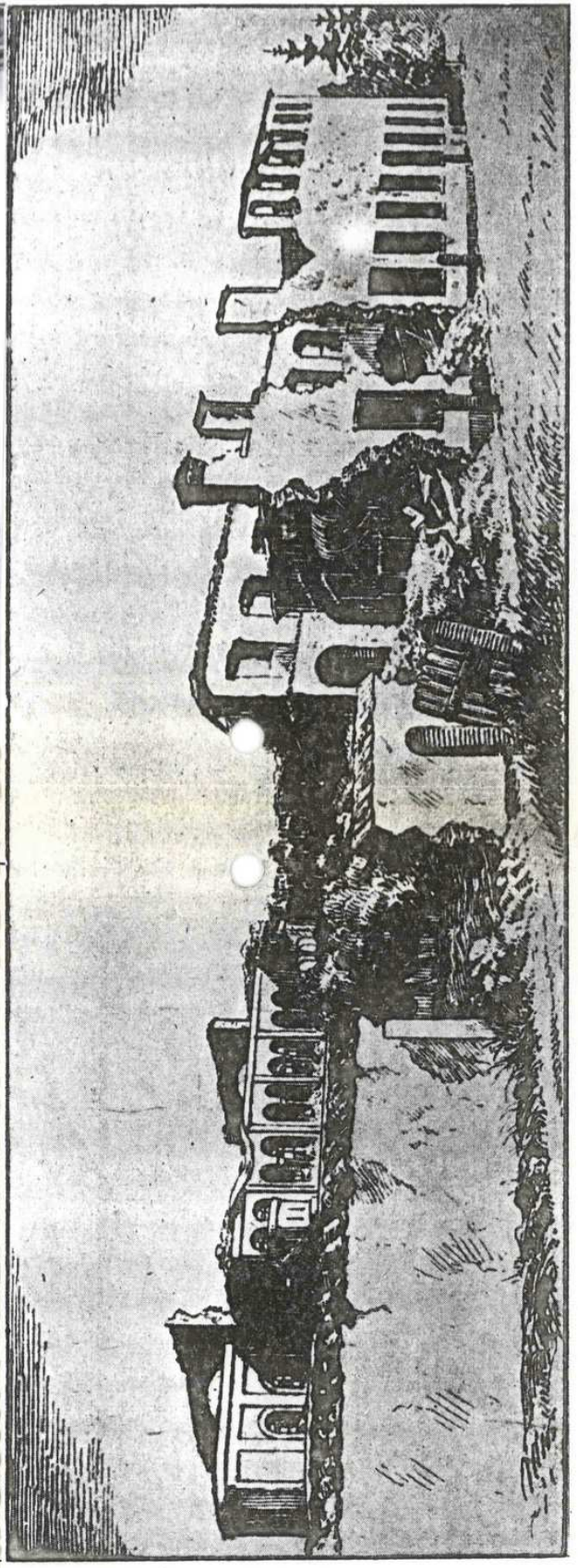
Après ces hostilités, les frères, âgés, ont été relogés à Zelsheim, dans un autre institut religieux. Mon professeur de musique a eu les larmes aux yeux lorsque je lui ai rendu l'harmonium, seul instrument de musique qui a survécu, car il se trouvait à mon domicile.

Avant les bombardements :

Institut St-Materna - EHL-BENFELD (Bas-Rhin)



Après les bombardements :



VUE D'ENSEMBLE DES RUINES

La Libération et les victimes d'après-guerre

Je veux ici relater les moments douloureux qui suivirent les jours de la Libération. Il s'agit des accidents tragiques survenus dans notre commune à la suite de manipulations et explosions des différents engins et munitions de guerre dissimulés un peu partout. Des mines antipersonnel américaines étaient placées dans des jardins et vergers au sud du village. Surnoises et meurtrières, elles étaient reliées à des fils de fer. Le mécanisme se déclenchait en les heurtant, éjectant en l'air une grenade qui explosait à hauteur d'homme. Le premier accident s'est produit au lieu-dit « Esser-buehnel ». Les allemands avaient disposé des mines antipersonnel dans la neige. Lors des crues de printemps, ces mines en bois ont flotté vers la bordure de la forêt. Ainsi une centaine de ces mines est restée accrochée aux broussailles. Cette mine qui ressemble à une boîte de cigares avec le couvercle entre-ouvert, explose en marchant dessus. C'est ce qui s'est produit avec un promeneur de Matzenheim. Deux jeunes gens de Sand, qui étaient sur le toit de l'usine pour réparation, ont entendu et vu le lieu de l'explosion. M. Fernand Riehl et M. Xavier Georger se sont immédiatement rendus sur place et ont vu le malheureux M. Hirn gisant dans le sang. Celui-ci leur a demandé « coupez-moi ces fils ». Il avait la jambe arrachée sous le genou. Les jeunes ont vite alerté les secours et prodigué les premiers soins.

Un autre accident est arrivé au paysan M. Friess, en cultivant son champ qui bordait la route nationale 83 entre Sand et Benfeld. Des mines antichar américaines y étaient déposées. Devenues apparentes après la fonte des neiges, les gens les ont déposées à l'aide de fourches sur le talus, au bord de la route, sans les avoir désamorçées. Lorsque M. Friess s'est rendu sur son champ avec son attelage, assis sur le cheval, ce dernier a fait exploser une mine dissimulée sous la terre. M. Friess a eu la vie sauve puisque le corps du cheval a fait bouclier. Lui-même a subi des blessures aux pieds.

Par ces mêmes mines, un jeune de Sand, en manipulant un détonateur qui explosa, a subi de graves blessures qui l'ont handicapé à vie. Un autre accident est survenu sur la route entre Ehl et Benfeld. Les allemands avaient posé quelques mines antichar, appelées "Riegelminen", de part et d'autre de la route. Lorsque les démineurs, accompagnés des cantonniers M. Goerger Joseph et M. Goerger Materne ont chargé ces mines sur le camion, celles-ci ont explosé, ce qui coûta la vie des démineurs et également celle de M. Goerger Joseph. Ce fut un miracle que M. Goerger Materne s'en soit sorti indemne. Il en a gardé toutefois des troubles auditifs.

Après l'armistice, les troupes de la 2^e D.B., revenant de Berschtesgaden, ont traversé Sand sur la route nationale 83. Les camions roulaient la nuit. Un chauffeur d'un GMC a dû s'assoupir et monter sur le talus juste à l'endroit où furent déposées ces mines américaines. Celles-ci ont explosé et le camion fut vraisemblablement très endommagé. La route fut bloquée car personne n'a pu approcher le lieu du sinistre. Le lendemain matin, la route était déblayée et nous n'avons jamais su le nombre de victimes causé par cet accident.

Un autre accident qui peut être attribué à la guerre car causé par les militaires, a coûté la vie à un habitant de Sand. Monsieur Céleste Georger et un ami de la famille se rendant au travail à Benfeld a croisé une colonne militaire roulant sur la RN 83 en direction de Strasbourg. Un command-car, en effectuant un dépassement, a fauché de plein fouet les deux cyclistes tués sur le coup. Monsieur Georger faisait partie du Cercle catholique en tant que musicien et acteur passionné de théâtre.

Dans toutes les communes aux alentours, on a déploré ces accidents plus ou moins graves. Mais la commune de Kogenheim détient un triste record, avec la terrible tragédie qui s'est produite un dimanche après-midi, occasionnant le décès de onze jeunes et des blessés graves. Cette tragédie s'est déroulée après les vêpres. Les jeunes du village ont voulu faire exploser des mines qu'ils avaient amassées sur un tas. Comme elles n'ont pas explosé dès leur mise à feu, ils se sont approché et la déflagration eut lieu à ce moment là. C'est le lendemain matin, en allant au collège de Sélestat à bicyclette que je me suis rendu compte de l'ampleur du drame, ayant connu plusieurs de ces victimes.

Restes de munitions qui traînent

Les jeunes ont tout loisir pour parcourir prés et forêts, ce qui n'est pas sans danger car des munitions et armes de guerre sont dispersées partout. Sur la route entre Westhouse et Kertzfeld, il y avait un dépôt de munitions sans aucune surveillance, avec des centaines de caisses remplies de munitions de toutes sortes. Avec notre notion d'anglais appris à la Hauptschule, nous pouvions connaître leur contenu. Toutes ces mines

et munitions furent détruites dans une gravière abandonnée au lieu-dit « D’Nachtweid ». Les explosions sous l’eau ont réduit le bruit et l’onde de choc, formant de beaux geysers.

Plus tard, on a trouvé un tas de douilles dans la forêt la plus proche de Sand, le « Esser-buehnel ». Ce sont de grandes douilles en acier laqué provenant de canons de chars qui ont tiré en visée directe sur le clocher. Leur but était de déloger un éventuel guetteur. Il y a bien eu un observateur puisque le câble du téléphone pendait encore du haut de la tour vers le sol, naturellement du côté opposé. On peut penser que ce même char a également détruit le char Sherman au nom du « Général Giraud » qui a passé à une cinquantaine de mètres, en venant d’Obenheim et a été surpris par l’ennemi camouflé. Il a suffi de deux coups pour le détruire : un premier obus a déchiré la chaîne droite et un deuxième obus perforant a traversé la tourelle en fonte épaisse. Ces obus perforants ont été tirés sur le clocher, plusieurs d’entre eux ont été retrouvés dans le jardin du presbytère. Longtemps, ils ont décoré l’escalier d’entrée.

En somme, sur le ban de Sand, trois chars alliés ont été immobilisés. Un char Sherman est embourbé dans un ruisseau en face de la « Nachtweid » parce qu’il a quitté la route. De grosses élingues d’acier déchiré prouvent qu’il est impossible de dégager l’engin. Le troisième, un chasseur de char, est également embourbé à proximité de la forêt à Ehl.

Nous avons également trouvé des corps de soldats allemands et alliés que nous avons signalé à M. le Maire. De part et d’autre de l’Ill, à la lisière de la forêt il y a des centaines de mines antipersonnel allemandes. Au sud de Ehl, les Allemands avaient placé des mines antichar « Riegelminen ». Dans les jardins bordant le « Canal du moulin » se trouvent des mines antipersonnel américaines.

La reddition allemande

L’Allemagne est maintenant combattue sur son propre sol, les soldats allemands ont perdu tout espoir de victoire face à l’écrasante supériorité des alliés. Ils sont pris en tenaille, à l’ouest par les Américains, Anglais, Canadiens et Français, à l’est par les armées soviétiques qui sont entrées dans Berlin où la bataille fait rage. Hitler se suicide dans son « bunker » avec d’autres acolytes et leurs familles. Les généraux allemands acceptent la reddition et la capitulation est signée le 8 mai. Les alliés se partagent alors l’occupation de toute l’Allemagne. Ils sont aussi les premiers témoins de l’existence des horribles camps de concentration qui sont des camps d’extermination. Ils libèrent les derniers internés, affamés et dans un état squelettique, qui ont survécu aux conditions atroces.

L’annonce de la fin de la guerre

Comme le réseau électrique était à terre, on a tiré une ligne confectionnée avec des câbles téléphoniques américains de récupération depuis la turbine de l’usine de Sand jusqu’à la boulangerie Sur pour faire fonctionner les machines à fabriquer le pain. Ces câbles étaient accrochés aux maisons et granges. J’ai pu profiter et brancher notre radio sur cette conduite. C’était l’après-midi, vers 14 heures que le poste annonça la fin de la guerre. J’ai couru chez mon copain Jean et nous avons sonné les cloches.

Puis vient nous rejoindre en voisin, M. Zahn qui a deviné la raison de la sonnerie. Il se demande alors, «que deviennent nos fils, les incorporés ?». Malheureusement son fils Martin n’est jamais revenu, comme ce fut le cas de beaucoup d’autres.

Des actes de bravoure - Les réfractaires

La commune de Sand peut se targuer d’avoir abrité des familles ou personnes de renom, comme la dynastie des Barthelmé, Albrecht, Mertian et Vix. Il y avait d’autres habitants originaires du village dont on parle peu ou prou. Je citerai deux cheminots, M. Durkel et M. Nussbaumer.

M. Durkel, frère de Madeleine Sur, a été décoré de la Croix de guerre dans les années 1940 pour acte de bravoure. Chef de gare de Sarreguemines, il voyageait en train lorsqu’un avion de chasse français s’est abattu non loin de la ligne. Il a fait stopper le train et a réussi à extraire le pilote blessé de l’avion en flammes.

M. Nussbaumer, fils de Joséphine Tresch, Sandoise d’origine, était chef principal du dépôt de Strasbourg. Pendant l’occupation, avec discrétion et prudence, il s’est opposé par tous les moyens possibles au bon

fonctionnement du trafic ferroviaire. Devenu suspect par l'occupant nazi, il fut muté à Stuttgart. Redoutant l'arrestation proche, il a fui et s'est caché chez des amis dans un village du Bas-Rhin. Ce village, Hatten, est devenu le centre de la plus grande bataille de chars entre les Allemands et les libérateurs américains. Les habitants apeurés, terrés dans les caves, écoutaient les voix des combattants circulant au rez-de-chaussée. Ces voix passaient plusieurs fois de l'allemand à l'anglais. Ce fut la peur de sa vie, racontait M. Nussbaumer.

M. Julien Walter, professeur à l'école d'ingénieurs de Strasbourg, voulant éviter l'incorporation, est parti clandestinement quelque part en France non occupée. Son épouse et son fils Pierre sont restés à Strasbourg. Pierre passe ses vacances scolaires chez son oncle et sa tante, cultivateurs à Sand. Né en 1930, Pierre a participé aux rencontres des amis de la classe 1930 plusieurs années après la guerre. Lors de ces retrouvailles, il a relaté à ses amis cette triste histoire. Pendant longtemps, la famille a vécu dans l'ignorance, n'ayant aucune nouvelle de son père, Julien, jusqu'au jour où le facteur a remis un colis contenant quelques effets personnels et une attestation de décès. Provenant de l'administration allemande, cet envoi a laissé supposer qu'il n'est pas décédé de mort naturelle.

Le même sort a été réservé à M. Arbogast, militaire de carrière dont on n'a jamais vraiment connu le périple. Ses parents ont été envoyés dans un camp de concentration. Par chance, ils ont été employés dans les cuisines du camp et ont été libérés après un certain temps, les Allemands n'ayant trouvé de réel motif de culpabilité. Il faut croire que ces deux patriotes ont eu des liens avec la résistance française.

M. Camille Walter, universitaire, titulaire de plusieurs chaires, qui pouvait prétendre à une haute fonction dans l'administration d'Etat, a été incorporé comme malgré-nous. Il n'est pas revenu de cette guerre.

Parmi les incorporés de force, certains ont bénéficié d'une rare permission ou, convalescents après hospitalisation, ont pu rentrer à domicile. C'était l'occasion propice pour ne plus repartir au front et disparaître dans la nature, au risque de mettre en péril leur famille. Trois frères de notre village ont saisi cette opportunité. Un autre, boucher de métier, tuait le cochon chez des paysans confidents. Son petit frère le transportait en plein jour dans une bétailière, caché sous la paille.

La reconstruction

Les Sandois, au retour de leur évacuation (mon père et moi de Bischheim, ma mère et ma sœur de Graffenstaden), ont réparé les dégâts causés aux maisons, enfin celles encore en état et habitables. Ces dégâts sont aggravés par la fonte de la neige qui s'est introduite par les toits endommagés. La première préoccupation consiste à récupérer des tuiles sur les toitures des hangars inutilisés.

Notre propriété compte sept impacts d'obus. Les toits de la maison et du hangar ont chacun deux impacts. Un cratère est creusé dans le potager, la buanderie, une bâtisse en bois, a été balayée. Un obus a fauché un des piliers en grès de la porte cochère. A partir de cet impact, un éclat a traversé la porte d'entrée et celle de la cuisine puis s'est fiché dans le tuyau de la pompe à eau située à côté de l'évier. Un autre éclat a traversé le volet et la vitre de la chambre à coucher et est resté planté au milieu de la glace de l'armoire. Nous l'avons gardée dans cet état, comme souvenir. Un expert a conclu, d'après l'épaisseur de cet éclat, qu'il s'agissait d'un obus de 155. Ces tirs nourris de l'artillerie allemande avaient pour but d'anéantir une batterie d'artillerie alliée qui était installée dans les champs, non loin de notre domicile. Dans les tranchées de ces derniers, nous avons retrouvé quelques matelas empruntés de nos lits.

Pour remplacer les vitres cassées, du « Vitrex », une matière transparente et armée, est clouée sur les cadres. Pour s'éclairer, il n'y a que les bougies qui bientôt deviennent rares. Des artisans inventifs ont fabriqué des lampes assez sommaires qui fonctionnent à l'acétylène. Il faut les placer dans une bassine remplie d'eau, la flamme blanche illumine assez bien.

L'église était fortement endommagée par les tirs d'artillerie et le clocher transpercé de part en part, et fragilisé à tel point que pendant la sonnerie des cloches, il vacille de façon inquiétante, bien visible à l'œil nu. De gros moellons se détachent et tombent à terre. Les sonneries sont défendues et le site sécurisé. Les messes sont alors célébrées dans la salle du cercle catholique.

Char Sherman « Général Giraud », détruit au lieu-dit « Ganzweid ».



Image de l'Eglise de Sand en ruines en janvier 1945 : M. Beyler, grand ami du curé Reibel, a dessiné l'église dans le but de vendre ces tableaux au profit de la restauration de l'édifice.



Lentement la vie active se rétablit, un nouveau ministère, le ministère de la reconstruction, est créé ; il a du pain sur la planche. Des indemnités sont versées, certains ont su profiter, plus que d'autres, de largesses de ce ministère. A titre d'exemple, des propriétaires ont laissé leur maison endommagée, au toit découvert, se dégrader par les intempéries jusqu'au stade où il a fallu la démolir et remplacer par une construction neuve.

Priorité est donnée à la reconstruction des maisons, des fermes puis des écoles. Pour les travaux de gros œuvre des bâtiments administratifs, églises et ponts, il est fait appel à des entreprises étrangères. Le plus grand nombre de ses entreprises sont italiennes. Beaucoup d'entre elles se sont sédentarisées dans la région.

L'épuration

Arrive la période dite de l'épuration avec la condamnation des alsaciens-mosellans sympathisants du régime hitlérien, ou ayant occupé des fonctions hiérarchiques. C'est une aventure compliquée, aux jugements délicats et qui a entraîné également des querelles de famille ou de voisinage. La comparaison employée à l'époque : « c'est comme le tri des patates, on garde les grandes, on jette les petites ». A part les criminels qui sont condamnés, tout rentre peu à peu dans l'ordre, les délocalisés retournent chez eux et presque tous les fonctionnaires évincés reprennent leur ancienne affectation.

Pendant ce temps, beaucoup de familles sont dans l'attente de leur(s) fils, libérés au compte-gouttes des camps de prisonniers alliés. De grands catalogues sont édités avec des milliers de noms et photos afin de trouver, avec un petit espoir, des renseignements par des camarades qui sont rentrés.

Les journaux consacrent leurs grands titres, durant quelques semaines, au procès de Nuremberg et au jugement des chefs nazis. Le maréchal Goering a échappé à la peine capitale en se suicidant.

Ce n'est qu'après le lancement de la 2^{ème} bombe atomique sur Nagasaki, que l'empereur Hirohito du Japon a capitulé ce qui a mis fin, le 9 août 1945, à la guerre mondiale.

Les réjouissances d'après-guerre

La fin de la guerre est marquée par des réjouissances et fêtée par une population en liesse. Chaque ville et village organise à tour de rôle, le dimanche, la traditionnelle « Kilbe » ou « Massti » d'antan qui se transforme en Fête de la Libération. La fête débute par le bal du samedi soir, le dimanche a lieu un grand cortège avec fanfares et chars.

Fête de la libération à Sand :



formation du défilé devant la mairie-école



A l'occasion de ce cortège, un des nouveaux tracteurs devait tirer un char décoré. Notre camarade Marcel, au moment de démarrer le tracteur avec la manivelle, a glissé et a chuté, sa tête heurtant la roue avant. Pour lui, la fête a tourné court, le Dr Winisdorfer de Benfeld ayant dû suturer la plaie béante de son front.

Le défilé est suivi par le bal et les animations foraines. Des pistes de danse sont érigées soit sur les places du village, soit à l'extérieur du village, dans les prés.

Les musiciens sont très sollicités au point qu'il faut faire appel à eux longtemps à l'avance. Par exemple, l'orchestre « Schnokaloch » de Strasbourg est réputé et le succès est assuré quand il anime le bal. C'est la bousculade pour l'accès à la piste de danse. La fête se termine tard dans la nuit. Une dernière épreuve est la finale, « s'Schtache », du concours de tir. Les gagnants remportent un prix qui peut être, par exemple, un mouton vivant pour le 1er prix, une bicyclette, un meuble ou tableau fabriqué par les artisans locaux. Ces réjouissances qui sont l'occasion pour les jeunes gens de trouver l'âme sœur, se concluent, pour certains, par un mariage.

M. Pierre Pflimlin a participé comme invité d'honneur à la fête de la Libération de Benfeld. Accompagné par MM. Vogel et Germain Muller, respectivement directeur et acteur du Théâtre de Strasbourg, il a terminé son allocution par cette phrase : « Vous m'avez offert les clés de la ville, mais ce sont également les clés de vos coeurs ».

Monsieur le Curé s'est beaucoup investi dans les sections catholiques de l'association « AGR », Avant-garde du Rhin, puisqu'il est nommé d'office président d'honneur. Notre curé possède un projecteur « super 8 ». Il nous présente des films muets de Buster Keaton, Laurel et Hardy, Charlie Chaplin. Après la libération, il a dû suivre un stage d'officier de réserve. Je le vois encore se promener, au retour de son stage, avec son blouson américain et ses deux galons d'or sur l'épaulette, non sans fierté.

Mon frère Robert a été enrôlé dans le R.A.D. en juin 1943, puis incorporé dans la Wehrmacht, en novembre de la même année. La plupart des Alsaciens et Mosellans sont envoyés au front en Russie. Robert est prisonnier des Russes après l'armistice, en mai 1945. Un millier d'Alsaciens et Mosellans, trié parmi les autres nationalités de prisonniers, a été réparti dans différents camps de travail en Lettonie. Nous n'avions plus aucune nouvelle de sa part depuis septembre 1944. Il fut un des derniers Malgré-nous de Sand à rentrer dans son village natal en novembre 1945, à la grande joie de la famille.

Dans ce conflit, Sand a payé un lourd tribut, en déplorant la perte de trente militaires, tués sur différents fronts.

Je termine ainsi le récit de ma jeunesse qui, d'abord insouciant, a été marquée par ces pages sombres et tourmentées de la deuxième guerre mondiale. Je forme le vœu que les générations futures ne connaissent jamais un pareil cataclysme. C'est pourquoi il est important de perpétuer le souvenir, transmettre la mémoire pour éviter qu'elle ne tombe dans l'oubli et surtout empêcher qu'elle se répète.

*Chapelle
St-Materne
de Sand
(photo de
M. J.P.
Brugger)*

